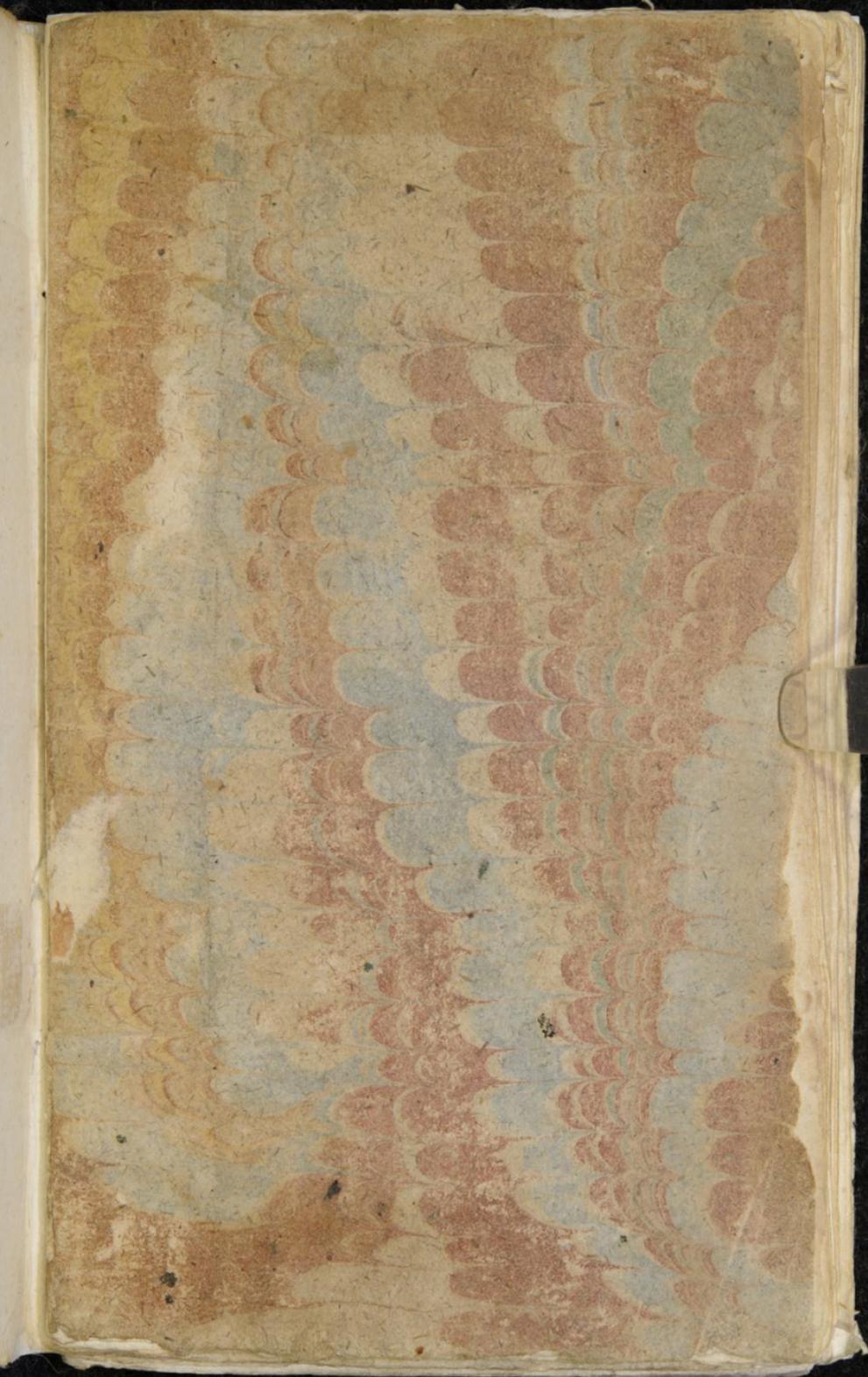


Philos.
104

573



DIALO

DE

ANIM

LE BO

DIALOGUES

DES

ANIMAUX,

OU

LE BONHEUR.

DIALOGUES

DES

ANIMANX,

OU

LE BONHEUR.

DIA

AN

LE

DE

NOU



CHE

DIALOGUES

DES

ANIMAUX,

OU

LE BONHEUR.

Hélas! petits Moutons, que vous êtes heureux!

DESHOULIERES

NOUVELLE EDITION.



A BERLIN,

CHEZ SAMUEL PITRA,

M DCC LXIII.

DIALOGUES

Phil. 104

ANIMAUX

ou

LE BONHEUR.

Par M. de La Fontaine, &c. &c. &c.
M. DE LA FONTAINE



A PARIS

CHEZ SAMUEL PIERRE,

M. DCC. LXXII.



A U R O I

D E P R U S S E.

S, a e,

*La Philosophie méconnoît les
Titres, ou les dédaigne, quand
ils font tout le mérite de ceux
qu'ils illustrent. Vous régnez ;*

A 3

23 E P I T R E.

Si Vous n'étiez que ROÏ, je
plaindrois votre Destinée; Vous
êtes P H I L O S O P H E, je
Vous admire, & c'est à ce titre
seul que j'offre mon Ouvrage à
VOTRE MAJESTÉ.

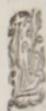
A la tête de tout autre Livre, ie
pourrois Vous parler de Victoires
& de Conquêtes, mais aux yeux
de l'Homme qui pense, les pré-
tendues Vertus Guerrieres n'ajou-
tent rien à Votre Renommée.

Vous feriez sans elles, ce que Vous
êtes, le SALOMON DU
NORD, la Gloire de la
Prusse, l'Étonnement & l'Ex-
emple de l'Univers. La véri-
table Grandeur est de faire des
Heureux; & sûrement Vous dé-
daignez des éloges que l'Humani-
té réprouve.

Je ne suis point votre Sujet,
SIRE, & je ne puis recon-
nôître, je ne puis louer en Vous,

un Roi Vainqueur, sans man-
 quer aux sentimens inviolables de
 fidélité qui m'attachent à mon
 PRINCE; mais le Roi
 Philosophe, le Roi Bienfaisant;
 l'Ami, le Protecteur, le Bien-
 faiteur des Hommes & des Let-
 tres, mon cœur peut l'avouer
 par-tout, & je l'aime & le res-
 pecte en VOUS.

AVE



tica,

d'un Ou

BAPTIS

de Flore

milieu

Tracé

J'ai fait

gré mon

paru bo

& mesm

copies,

valet,

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que je présente au Public, est une imitation, presque une traduction d'un Ouvrage Italien de JEAN-BAPTISTE GELLI, Académicien de Florence, qui l'écrivit vers le milieu du seizieme siecle. Jamais Traducteur n'a été si peu religieux. J'ai suivi, quitté, repris à mon gré mon Auteur, suivant qu'il m'a paru bon, médiocre ou excellent; & même dans les endroits que j'ai copiés, je ne l'ai pas, comme son valet, suivi pas à pas; j'ai osé

✕ AVERTISSEMENT.

marcher à côté de lui comme son égal. C'est-là tout le compte que je crois devoir rendre de mon travail: s'il est peu agréé, il me reste la consolation de n'avoir donné à ce Badinage Philosophique, que les instans d'un loisir, que des études plus sérieuses n'ont pu remplir: *Sunt etiam Musis sua ludicra.*



LE
BONHEUR.
DIALOGUES.

DIALOGUE PREMIER.

ULYSSE, CIRCE, UNE HUI-
TRE ET UNE TAUPE.

U L Y S S E.

VOUS m'avez su rendre cher, belle
Circé, le séjour que j'habite; j'y goûte en
paix les douceurs d'une vie tranquille; mais
malgré les sentimens de tendresse, malgré
les bontés que depuis long-tems vous n'avez
cessé de me témoigner, le souvenir de
ma Patrie l'emporte sur le charme qui m'at-
tache en cette Isle: la voix de l'amitié se

fait entendre, & mon cœur, las d'une trop longue absence, me fait souhaiter sans cesse de revoir & mes amis & mes foyers. Je songe, & ne puis l'avouer sans peine, je songe à vous quitter; je songe à partir enfin.

C I R C É.

A partir! que dites-vous, Ulysse?

U L Y S S E.

Je vous quitte; mais avant que je m'éloigne, ne pourrois-je pas apprendre de vous, si parmi tant d'hommes qu'il vous a plû métamorphoser en Bêtes, si, parmi ces Cerfs, ces Lions, ces Loups, il n'y auroit point quelques-uns de mes Compatriotes?

C I R C É.

Mais vraiment oui, mon cher Ulisse, il y en a; & pourquoi donc cette demande?

U L Y S S E.

Je vous prie, que nous nous reposions un instant, je vous le dirai: tenez, ce lieu-ci est charmant; la mer qu'on y découvre au loin, l'air, les odeurs ravissantes qu'on y respire, ajoutent au plaisir que j'ai de vous parler.

C I R C É.

Allons, puisque vous le voulez, asséyons-nous. Je fais toujours avec plaisir ce que vous exigez de ma complaisance: eh bien?

U L Y S S E.

Vous n'improvverez pas sans-doute mon

deſſein, je l'oſe attendre au moins de vos bontés ; c'eſt l'amitié, belle Circé, c'eſt ce ſentiment ſi heureux qui m'a fait informer des Grecs qui ſe pourroient trouver parmi ceux que votre puiffance vient de métamorphoſer : pourrois-je connoître leur malheur, jouir de ma raiſon, & ne pas chercher à leur rendre l'uſage de la leur ?

Vous m'entendez, Circé ?

C I R C É.

Quoi ! vous voudriez que par mon pouvoir, rendus à l'humanité, ces Grecs vous ſuivirent ?

U L Y S S E.

Pourrai-je faire des droits que vous m'avez donné ſur votre cœur un plus bel uſage que de l'obtenir ? Ces malheureux, ſans-doute, m'en feront un gré infini ; & d'ailleurs je ne ſerois pas à mon retour à Ithaque, trop exempt des reproches de mes Concitoyens, ſ'ils fauvoient que l'ayant pu attendre de vous, j'euffe négligé de rendre à ma Patrie, des Hommes que vous retenez dans l'état le plus abject, l'état le plus triſte.

C I R C É.

Fort bien ; j'aime à vous voir ce ſentiment de compaſſion : c'eſt l'effet d'un heureux naturel, & il n'appartient qu'aux cœurs bien faits d'être ſenſibles. Mais, ſi ces malheureux n'étoient pas ſi malheureux que vous le penſez,

& qu'ils aimassent mieux ce prétendu état d'abjection & de misere, que celui que vous leur voulez faire reprendre ?

U L Y S S E.

Oh ! mais la chose est impossible.

C I R C É.

Très-possible au contraire, & je parie que tous vos Grecs aimeront mieux rester ce qu'ils sont, & demeurer ici, que de redevenir Hommes & vous suivre : vous n'en croyez rien, je le vois bien ; mais courez-en le risque, & leur demandez à eux-mêmes, vous verrez : s'ils le veulent, je le veux bien aussi, qu'ils partent ; mais trouvez bon aussi, que je ne leur fasse pas, malgré eux, reprendre la figure de l'Homme & la raison.

U L Y S S E.

Je verrai... que voulez-vous que je voie avec des Bêtes qui ne peuvent ni m'entendre, ni me répondre ?

C I R C É.

Oh ! qu'à cela ne tienne, mon cher, je leur donnerai aisément la faculté de vous entretenir.

U L Y S S E.

Quoi ! comme s'ils étoient Hommes encore ? Vous riez.....

C I R C É.

Tout de même : je ne vois pas moi, pourquoi cet étonnement ; & puisque j'ai pu ôter

à vos Compatriotes l'entendement qui fait parler, je le leur pourrai bien rendre apparemment; & fans vous tenir davantage, tenez, voyez-vous sur cette pierre, cette coquille qui s'ouvre & se referme? Et plus loin, voyez-vous au pied de cet arbre, cette petite motte de terre baignée d'eau?

U L Y S S E.

Oui, très-bien.

C I R C É.

Eh bien, ce sont-là les habitations d'une Huitre & d'une Taupe, à qui vous pouvez parler; elles ont autrefois été Hommes l'une & l'autre: allez les entretenir; je vais vous laisser tout entier au soin de les persuader: si vous réussissez, je ne retire point ma parole; je vous rends vos gens. Vous pourrez venir me faire part de vos succès là-bas sur ce rivage, où, tout en me promenant, j'attendrai que vous ayez fini votre conférence.

U L Y S S E.

Non, je ne puis qu'à peine encore l'en croire? Des Bêtes.... & je leur parlerai! elles m'entendront, me parleront, me répondront!... Je n'oserois jamais le tenter.... Circé m'auroit-elle.... mais.... Circé ne me trompe point; & puis, elle est le seul témoin.... Essayons toujours, approchons; mais comment leur parler, quel nom.... donnons-leur ceux

que ces pauvres Hommes-là portent comme Animaux..... *Ob l'Huître!*

L'HUITRE.

Qu'est-ce? Que veux-tu Ulysse?

ULYSSE.

Savoir ton nom d'abord, & si tu es Grec?

L'HUITRE.

Oui, je l'étois bien avant ma métamorphose; car je nâquis en un lieu voisin d'Athenes; mon nom fut Ithaque; & mon métier, le métier d'un Pauvre, je fus Pêcheur.

ULYSSE.

L'état n'étoit pas fort accommodant, sans-doute: toutefois je pense bien que tu ne feras pas fâché de la démarche que j'ai faite pour toi auprès de Circé: tiens, Ithaque, ta condition me fait peine, j'ai compassion de ton sort; & comme tu es de mon Pays, il ne tient qu'à toi que je t'y remene; bien entendu qu'auparavant tu auras repris ta premiere forme, & laissé celle d'Huître.

L'HUITRE.

Oh non, Ulysse, il est inutile que pour m'y engager, vous usiez de cette éloquence artificieuse qui vous a rendu si fameux: je suis bien, je me trouve bien; non, non pour rien du monde je ne voudrois pas redevenir Homme, j'étois tourmenté de mille tristes pensées quand je l'étois; & du moins, dans l'état dont je jouis,

je n'en connois point d'accablantes : j'ai quitté une vie toujours couverte d'ombre & de chagrins ; je ne suis pas si mal avisé que de la reprendre.

U L Y S S E.

Eh ! mais Ithaque, mon ami, à voir comme tu débûtes, je t'assure qu'avec la forme d'Homme, il faut que tu en aies aussi perdu la raison.

L'H U I T R E.

Du moins ne pourroit-on pas trop t'en faire le reproche à toi de la perdre, car tu ne fais pas trop voir que tu la possèdes cette raison ; mais ce n'est pas la peine de nous invectiver ; usons de moins d'aigreur, parlons amicalement. J'ai éprouvé, moi, l'une & l'autre condition d'Homme & d'Huître, & j'en puis apparemment peser mieux que toi les avantages & le désagrément : écoute donc, si j'ai tort de préférer mon goût à tes conseils, & si je n'établis pas bien la vérité de ce que tu trouves si étrange, qu'il vaut mieux rester Huître, que de devenir Homme.

U L Y S S E.

Bon ! je t'attends-là, & je verrai volontiers tes argumens.

L'H U I T R E.

Oui, mais il faut que tu me promettes une chose ; c'est que pendant que je m'en vais te parler, tu prendras garde que je ne fois attra-

pée par quelqu'un de ces traîtres de Cancres de mer, qui ne manqueroit pas, s'il le pouvoit, de me jeter quelque petite pierre pour m'empêcher de refermer mon écaille.

U L Y S S E .

Pourquoi t'en empêcheroit-il ?

L'H U I T R E .

Pourquoi ? Pour m'en tirer plus à l'aïse, & puis me gober : oh les coquins n'y manquent pas : ils nous guettent, & s'ils nous attrapent ouvertes, c'est autant d'avalées.

U L Y S S E .

La précaution est sage ; qui vous l'a donc enseignée ? qui vous a appris à vous garder de ces ennemis ?

L'H U I T R E .

Personne que la Nature : manque-t-elle jamais de moyens pour conserver ses ouvrages ?

U L Y S S E .

Vas, tu peux parler en liberté, je suis sur mes gardes, & tu es en sûreté.

L'H U I T R E .

Je commence donc. Dis-moi Ulyffe : vous autres Hommes, qui faites tant vanité de votre raison, & que cette raison rend si injustes, parmi les choses dont le choix est offert à votre volonté, ne préférez-vous pas toujours celles qu'en votre pensée vous estimez les meilleures ?

U L Y S S E.

Oui sans-doute; & même cette puissance de nous décider pour le meilleur, est un de ces avantages qui font le mieux connoître la perfection de notre entendement & le plus d'honneur à notre prudence. Donner à tout indifféremment un même degré d'estime, est bien déceler le peu qu'on a de connoissance de la nature des choses.

L'H U I T R E.

Et ne l'aimez-vous pas toujours aussi beaucoup plus, ce que vous estimez davantage, ce que vous trouvez qui vaut mieux?

U L Y S S E.

Toujours: ce que l'esprit connoît intéresse bientôt le cœur; il aime ou hait d'abord, suivant qu'est agréable ou fâcheuse l'impression qui l'affecte.

L'H U I T R E.

Et n'en faites-vous pas plus de cas, de ce que vous aimez davantage?

U L Y S S E.

Qui en doute?

L'H U I T R E.

Eh bien, crois tu donc que la Nature soit plus malavisée & qu'elle en use autrement? Au contraire, elle le fait avec bien plus de constance: elle n'erre jamais, & ce qu'elle fait une fois, elle le fait toujours. C'est-là du moins ce que j'ai plusieurs fois entendu dire

par vos Savans d'*Athenes*, que je trouvois toujours ensemble sous les Portiques où j'allois souvent vendre le poisson que j'avois pêché.

U L Y S S E.

Pour cela je le crois bien aussi.

L'H U I T R E.

Tu le crois ; tu crois donc aussi que nous autres Animaux nous valons mieux que l'Homme, & que notre espece est plus noble que la tienne.

U L Y S S E.

Et comment cela, mon ami ?

L'H U I T R E.

La chose est toute simple ; car, puisque la Nature fait plus de cas de nous que de vous autres, puisqu'elle a plus de soin de nous, c'est qu'elle nous aime davantage ; que si nous en sommes plus aimés, c'est qu'apparemment elle nous croit meilleurs, c'est qu'elle nous estime plus qu'elle ne vous estime.

U L Y S S E.

Oh ! oh ! mais ! c'est de la Logique que cela ?

L'H U I T R E.

J'ignore ce que tu entends par-là ; je ne fais si je parle suivant la Logique, ou si je ne raisonne pas selon les regles ; mais je fais bien que je parle suivant que la Nature m'inspire, & elle m'inspire qu'elle fait plus de cas de nous.

U L Y S S E.
C'est bien plutôt le contraire que tu veux dire.

L'H U I T R E.
Non pas, je t'affure: au reste tu n'as qu'à voir ce qu'elle fait pour vous autres Hommes; prends-le d'aussi loin que tu voudras, remonte à la naissance; qu'y vois-tu qui marque tant de soin de cette Nature que tu veux qui fait tant de cas de l'Homme? Vous naîsez nus: pas la moindre chose qui vous puisse défendre de l'injure de l'air: nous, du moins, nous venons au monde en état d'y soutenir les impressions d'un tems ou trop chaud ou froid à l'excès; si ce n'est de plumes ou de poils, nous sommes couverts ou d'une écaille, ou bien même d'un cuir que la Nature, pour nous conserver dans ces momens où nous sortons de ses mains (momens marqués par un bienfait) nous a donné par préférence: & est-ce là, Ulyssé, une marque qu'elle se soucie peu de nous, ou si c'est plutôt une preuve qu'elle a fort à cœur notre conservation?

U L Y S S E.
En vérité mon ami, la preuve est foible: tiens, Ithaque, tu n'entends pas autrement bien tout cela. Si nous naîssons nus, si à notre naissance nous n'apportons que des membres délicats recouverts d'une peau plus délicate:

encore ; ne crois pas que ce soit par mépris pour nous que la Nature l'a fait : tout au contraire, c'est par prédilection. Nous avons, nous, un sens intérieur à cultiver ; nous avons une intelligence à former, une raison à faire éclore ; c'est aux sens à le faire : il faut donc que les organes qui servent à transmettre au cerveau les impressions que les objets extérieurs font sur nous, soient dans une disposition favorable ; sans quoi point d'impressions, d'impressions senties au moins, point d'idées, point d'intelligence, point de raison. Nous ne serions pas des Hommes ; nous serions comme vous, livrés au seul instinct qui vous conduit, si, comme vous, nous n'avions obtenu de la Nature qu'un corps, par exemple, recouvert d'écaillés ; des extrémités enveloppées dans un sabot ; des sens enfin, fermés à mille sortes d'impressions qui nous affectent. Comme une jeune fleur, ce n'est qu'avec le tems que la raison brille de tout son éclat ; c'est l'exercice des sens qui, par les idées qu'il présente, est le vrai Zéphyr qui l'épanouit : vous avez bien cette fleur en bouton, vous autres ; mais le Zéphyr qui l'ouvre, vous ne l'avez pas ; il n'a pas plu à la Nature de vous en gratifier : ce noble présent, elle nous l'a réservé ; puisqu'elle vouloit que nous fussions les seuls Êtres raisonnables, il falloit bien qu'elle le fît,

L'H U I T R E.

Tu aurois bien de la peine à me persuader cela, qu'elle n'eût pu faire autrement, que de vous donner des organes dégagés de ce qui empêche les nôtres si elle vous vouloit raisonnables. Puisque c'est elle qui a tout fait, elle pouvoit bien, je pense, faire que pour devenir capables de raisonner, vous eussiez été organisés de telle ou telle autre manière; que, par exemple, vous l'eussiez été comme nous; & qu'au-lieu de doigts, vous n'eussiez eu au bout de vos bras & de vos pieds, qu'un sabot épais, qu'un cuir écailleux, que des ongles en un mot, ou cent autres choses: est-ce donc qu'elle n'auroit pu faire aussi que c'eût été, non le feu, mais la glace qui eût brûlé? Ce n'est que dans votre entendement que la Nature, ce concours d'actions toutes si puissantes, est borné, est limité, est si petit.

U L Y S S E.

Et dans ce cas, cet ordre que l'on admire, ce bel ordre dans lequel tout se fait, & dont l'Univers tient toute sa beauté, que seroit-il devenu?

L'H U I T R E.

Te voilà bien embarrassé, il y en auroit eu un autre qui eût constitué un autre genre de beauté; & l'Univers toujours beau, l'auroit été d'une autre sorte.

U L Y S S E .

Soit ; à la bonne heure . Mais nous voici bien loin de notre propos ; nous parlions de naître tout nus ; eh bien , que nous importe donc tant cette nudité ? Comme si nous n'avions pas l'esprit de nous couvrir de ces mêmes choses que tu nous vantest tant ; que vous tenez comme un grand bienfait de la Nature . Si vous êtes couverts de poils , si vous avez des plumes , c'est souvent pour nous que vous les portez ; nous savons vous en dépouiller .

L'H U I T R E .

Oui ; mais à quel risque souvent ! qu'en a-t-il coûté à mille d'entre vous , pour avoir voulu nous arracher des biens qui ne sont point faits pour vous ? D'ailleurs , je veux que l'entreprise soit moins funeste ; à quel prix les obtenez-vous ces vêtements que nous vous prêtons ? Que de préparations ! quelles fatigues , quels embarras ! Ce n'est qu'après avoir lassé les bras de cent ouvriers que vous parvenez à vous couvrir de la laine , à vous parer de la soie , qui sont pour quelques-uns des nôtres des couvertures toutes naturelles .

U L Y S S E .

J'admire le sérieux dont tu traites cela , comme si ce n'étoit pas un délassement pour nous , bien plus qu'un travail , que de file nos habits .

L'HUITRE.

Oui, pour toi & pour tes pareils c'est un délassement & un amusement ; c'est un moyen d'occuper cette riche oisiveté qui pese tant, c'est un plaisir : il est heureux du moins pour ton honneur, que c'en soit un pour ta *Pénélope*, qui en amuse ses fots Amans ; mais pour le misérable qui en attend sa subsistance, mais pour le pere malheureux, dont la main laborieuse n'offre à sa triste famille qu'un pain gagné par les travaux qui vous habillent ; crois-tu, Ulysse, crois-tu en vérité que ces occupations qui amusent ton loisir, soient de grands plaisirs ? Pour moi je fais bien, que quand j'étois Homme, il n'y avoit rien que je regardasse de plus mauvais œil que cette nécessité de travailler. J'aurois tout fait pour m'en exempter, mais il falloit vivre ; & sans argent le moyen de vivre ! je me fis Pêcheur ; il me parut que ce métier n'étoit pas si fatigant.

U L Y S S E.

Je dirai comme toi, il n'est pas fort fatigant, quand on s'en amuse, la Pêche alors est une sorte de divertissement ; mais pour toi, par ma foi, mon ami, ce métier-là ne devoit pas être autrement flatteur ; c'est du froid, c'est du chaud, c'est de la pluie, c'est du vent, que fais-je, cent autres miseres ; & pour un paresseux....

L' H U I T R E .

Et aussi ne suis-je pas tenté de reprendre ce métier-là. Je me trouve bien mieux de n'avoir rien à faire : après tout, tu as beau dire , la Nature me paroît plus raisonnable pour nous ; elle nous traite comme ses Enfans chéris , & vous comme des Proscrits. Ce n'est pas encore assez de nous couvrir , sa tendresse va plus loin ; elle nous veut mettre à l'abri des intempéries de l'air les plus fâcheuses ; elle nous loge , elle fait les frais de notre demeure.

U L Y S S E .

Il est vrai que ta demeure est charmante!

L' H U I T R E .

Qu'appelles tu charmante ? Ne pense pas ri-re : tiens , vois la mienne , examine avec quel art est construite cette coquille où j'habite ; comme je l'ouvre & la ferme à mon gré , combien commodément j'y repose , avec quels suc-cès je m'y soustrais aux poursuites ennemies ; & celle de la Tortue , & celle du Limaçon , en vois-tu d'aussi commodes parmi tes sembla-
bles ?

U L Y S S E .

Oui ; mais tout n'est pas Tortue , tout n'est pas Limaçon ; tous les Animaux n'ont point de semblables habitations : les Oiseaux , par exemple , les Loups & tant d'autres.

L' H U I T R E .

Eh bien , les Oiseaux , les Loups , n'ont-ils

pas les Arbres, n'ont-ils pas les Cavernes, les Grottes, les Forêts? &c.

U L Y S S E.

Oh vraiment, il y font du moins à leur aise!

L'H U I T R E.

Fort à l'aïse sans-doute, puisqu'ils y font libres des soins qui vous entourent dans vos maisons plus commodes; quand ce ne seroit que l'embaras de vous les bâtir, le soin de les entretenir, la crainte même d'y être écrasés: ne l'ai-je pas une fois vu dans les frayeurs d'un Tremblement de terre? Franchement, c'étoit une assez plaisante chose, de vous voir courir en bande comme des Etourneaux, & tout éperdus, offrir à vos Dieux un encens dont la fumée pût éloigner votre ruine. Nous sommes exempts de tous cela nous, nous ne fatiguons personne de nos prieres pour la conservation de nos maisons: crois-tu que nous en foyons plus à plaindre?

U L Y S S E.

Comme si c'étoit une chose fort commune qu'un Tremblement de terre.

L'H U I T R E.

Et puis, nous n'avons pas à craindre de manquer jamais de maisons. Si le lieu où nous prenons établissement vient à nous déplaire, le séjour n'y est pas long; nous cherchons mieux, & le trouvons. En pouvez-vous faire

autant vous autres ? Un voisin souvent vous fait enrager : c'est un artisan dont le marteau vous rompt la tête ; c'est une femme dont les criailleries vous étourdissent ; c'est un fou dont les fantaisies vous emprisonnent chez vous. Que faire alors ? Il faut souffrir. Avez-vous la puissance de changer ? Vous courez risque d'en trouver un pire. Vas, vas, Ulysse, je n'en démordrai point, la Nature vous traite bien plus mal que nous. Elle fait plus de cas de nous & en a plus de soin : donc il faut bien que nous vaillions mieux, & que les Hommes soient la pire espece de ses Enfans : encore une fois nous sommes plus nobles que vous.

U L Y S S E.

Il y a bien, si tu veux, quelque chose d'assez séduisant dans ce que tu dis-là ; mais on ne s'y prendra pas, si l'on veut se donner la peine de faire attention à une petite chose ; c'est qu'il falloit bien que la Nature vous pourvût de toutes les commodités que tu dis que nous n'avons point, puisqu'elle vous a refusé l'industrie qui les procure. Tu parles encore de noblesse ; en as-tu bien l'idée, pour t'en arroger les honneurs ? Réponds seulement, & me dis qui tu crois le meilleur, le plus noble, du Maître ou de celui qui sert ?

L'H U I T R E.

Le Maître apparemment !

U L Y S S E.

Le Maître, n'est-ce pas ? Et le Valet sans-doute engagé à lui obéir, est sensé moins va-loir, est sensé moins noble ? Eh bien, vous êtes le Valet vous, & nous sommes le Maître. Vous n'avez d'existence que pour nous la sacri-fier ; nous sommes & vos Maîtres & vos Sou-verains : dans tous les instans de votre vie vous êtes dévoué au service de l'Homme ; il a sur vous un droit incontestable de vie & de mort. Quand vous vivez, vous le servez ; quand vous êtes morts, il vous mange. Tu vois bien que la Nature dont tu te vantes tant, vous a tous faits pour nous.

L' H U I T R E.

Et vous autres... pour la terre ; car à la fin, elle vous mange tous tant que vous êtes, & en ce cas vous êtes moins nobles qu'elle : qu'en dis-tu ?

U L Y S S E.

Je dis que la conséquence n'est pas bonne, & qu'il y a d'abord ici deux choses à distin-guer.....

L' H U I T R E.

Ah ! crois-moi, Ulyffe, ne distingue rien ; je n'aime pas la dispute, elle obscurcit plus souvent qu'elle n'éclaire. J'ai tant vu dispu-ter les Philosophes, sans que pour cela ils s'en entendissent mieux : d'ailleurs, voici que la rosée tombe ; je m'en nourris sans sollicitude,

sans soins; point de peines sur-tout, pour m'en repaître, comme j'en avois quand j'étois Homme, pour me procurer un pauvre morceau de pain. J'appuie volontiers sur cet article, car c'est à mon avis pour le pain que l'on mange, un assez mauvais assaisonnement que la sueur qui l'a gagné: & tu veux que je reprenne cette misérable vie? Tu feras mieux de me laisser: je vais manger, après quoi renfermé dans mon écaille, je dormirai, & bien plus tranquillement que tu ne fais jamais. Je ne connois point les soucis qui t'éveillent, le chagrin jamais n'entre ici. Je vis content, & tout ce que tu pourrois m'offrir ne vaudroit pas un jour de ma vie; ainsi bon soir.

U L Y S S E.

J'avois bien affaire aussi de m'arrêter à ce misérable-là? A-t-il jamais su ce que c'est que vivre un peu honnêtement? Toujours dans la peine, dans la misere, il craint encore d'y retomber: il n'a goûté que d'une vie malheureuse. Ce n'est pas merveille qu'il se soucie peu de revenir; je m'y devois bien attendre: & qu'espérer d'un *Pêcheur*? Le moyen de parler raison à ces gens-là? Je rencontrerai peut-être mieux en cette *Taupe*, que *Circé* m'a dit qui est dans cette motte de terre: voyons, ce sera peut-être un homme plus raisonnable. *Oh la Taupe!*

L A T A U P E.

Et bien qu'y a-t-il ? Qu'est-ce ? Ulyssé qui vient troubler mon repos ?

U L Y S S E.

Si tu savois ce que j'ai obtenu de Circé pour toi, si tu savois ce que je puis, tu ne trouverois pas que je viens t'inquiéter.

L A T A U P E.

J'ai bien vu, qu'en parlant à ce Grec que cette Magicienne a changé en Huître, tu lui avois fait recouvrer, pour l'entretenir, l'usage de la parole & de la raison, que pour son bonheur il vient de reperdre depuis que tu l'as quitté.

U L Y S S E.

Je puis encore faire plus, que te faire parler comme lui : tu peux reprendre ta première forme ; tu peux sortir de ce honteux esclavage ; tu peux enfin revoir ton Pays, tes Parens, tes Amis : tu n'as qu'à voir ; si tu es Grec, je t'emmene avec moi.

L A T A U P E.

Oh, non pas cela, je ne suis pas si fou.

U L Y S S E.

Comment fou ! il n'y a point de folie à changer de condition, quand on rencontre tant d'avantages.

L A T A U P E.

Tu as raison, quand on trouve de l'avantage ; mais comme il s'en faut beaucoup que j'en trouve dans le changement que tu me pro-

poses, tu trouveras bon que je n'en fasse rien. Je vis content ici, je suis heureux; pourquoi voudrais-tu que j'allasse abandonner cet état de bonheur pour la vie la plus misérable, où, ce que l'on appelle repos, tranquillité, plaisir, n'est qu'une sorte de relâche que viennent bientôt remplir le chagrin, la douleur ou l'ennui: non, non, je ne suis pas si mal avisé.

U L Y S S E.

Eh qui donc t'a appris de si belles choses? C'aura été cet ignorant de Pêcheur que tu as entendu.

L A T A U P E.

Et que faut-il que l'expérience pour l'apprendre?

U L Y S S E.

Qu'est-ce que c'est donc que cette expérience, au moyen de quoi tu as appris que c'est une méchante affaire que d'être Homme?

L A T A U P E.

Rien que la vie que j'ai menée quand je l'étois: je fais bien, par ma foi, ce qu'il m'en coûtait de fatigues & de peines à cultiver la terre; c'étoit pour les autres qui ne s'en soucioient gueres, que je labourois autrefois; du moins aujourd'hui ce n'est que pour moi que je le fais.

U L Y S S E.

Quoi! tu étois Laboureur! bon me voilà

encore plus mal ; je quitte un Pêcheur pour un malotru de Payfan.

L A T A U P E.

Ecoute, Ulyffe, un homme en vaut bien un autre ; & tout occupé que j'aie autrefois été de ma charrue, jepourrois bien te dire des choses qui te feront regretter peut-être que Circé ne t'ait pas, comme nous, changé en quelque Animal.

U L Y S S E.

Oh bien, dis donc, mon ami.

L A T A U P E.

Une chose assez étrange & assez peu heureuse pour l'Homme, c'est que la Nature qui a, par l'abondance de ses productions, pourvu à la subsistance de nous tous tant que nous sommes, quel que soit le Climat, quel que soit l'Elément où nous vivions, n'ait pas daigné prendre un fort grand soin de sa nourriture ; & n'est-il pas vrai que ce n'est qu'à force de travail, qu'avec des peines infinies, & comme on dit, à la sueur de son front, qu'il répare cet oubli ? Je ne fais, mais la terre semble ne vous donner qu'à regret, ce que par-tout elle offre à notre appétit avec tant de profusion : & combien de fois, après que vous aviez compté sur sa libéralité, n'a-t-elle pas trompé vos espérances ? Trouvestu, Ulyffe, qu'elle en use jamais ainsi avec nous ?

U L Y S S E .

Eh mon pauvre ami, tu ne vois pas qu'il ne tient qu'à nous que la Nature ne nous ait pas en cela plus maltraités que vous autres. Est-ce sa faute à elle, si l'Homme par ses appétits déréglés a trop appris à mépriser la simplicité des mets qu'elle lui présente comme à vous ? Et si nous voulions nous réduire aux seuls.....

L A T A U P E .

Je vous en défie bien; vous n'y tiendriez pas long-tems. La terre, si vous ne la cultivez, ne vous fournira jamais qu'une nourriture trop grossiere pour votre constitution. Il faut que vous deviez tout à l'Art, & rien presque à la Nature.

U L Y S S E .

Pas toujours, pas toujours: les Hommes dans leur premier âge, & tandis qu'une délicatesse mal entendue ne s'étoit pas encore introduite parmi eux, ont très-bien su vivre des seuls fruits qu'ils trouvoient par-tout sous leurs mains.

L A T A U P E .

Vous nous ressemblez alors; aussi est-ce là votre Siecle d'or: mais vois-tu, Ulyffe, ce Siecle-là n'a jamais existé que dans l'imagination des Poëtes; & je suis étonné que toi, Homme sensé, tu tiennes quelque compte de semblables rêveries.

U L Y S S E .

Eh bien, soit; mais peux-tu ne pas conve-

nir, que i c'est pour l'Homme une nécessité de pourvoir par ses travaux à sa nourriture, ce ne soit aussi pour lui une source toujours féconde de plaisir que cette nécessité? Comptes-tu donc pour rien sa satisfaction, quand, après s'être amusé à planter, à élaguer un arbre, à le greffer, il le voit quelques années après couvert d'un fruit qui lui apporte de nouveaux plaisirs? Comptes-tu pour rien sa joie quand il voit croître, s'élever, mûrir & abattre enfin une moisson dont il ne doit qu'à lui, qu'à ses soins, l'abondance & la richesse? C'est ainsi, mon ami, que l'Agriculture, que tu dis qui est pour l'Homme un objet de travail & de peine, est bien plutôt pour lui un sujet d'amusement & de délices; & c'est sans-doute pour nous gratifier de mille nouvelles sortes de plaisirs, plaisirs à vous inconnus, que la Nature a abandonné à nos soins la culture des végétaux qui nous nourrissent.

L A T A U P E.

Dis plutôt que c'est pour vous tourmenter davantage; car, outre les travaux qu'il te plaît de traiter de plaisirs que d'inquiétudes, que de craintes, quelle misère, si l'abondance de la moisson ne répond pas à vos espérances! Le pauvre alors, souvent voit périr une famille, dont l'assistance lui promettoit en ses vieux ans un repos qu'il voit fuir à jamais. Ce n'est même qu'en tremblant, que le riche avale d'un pain

dont l'instant d'après il craint de manquer: tout parmi vous, dans les tems de calamité, se ressent du refus de la terre: toujours au contraire abondante pour nous, si par quelque accident inévitable elle est dans un lieu dépouillée des fruits qui nous alimentent; dans un autre que nous savons trouver, elle ne manque pas de nous les offrir avec usure.

U L Y S S E .

Et nous, vous verrez que nous manquons de cette ressource.

L A T A U P E .

Pas tout-à-fait, sans-doute; mais de mille autres soins non moins tristes, vous n'en manquez pas pour réparer cette difette: tant il est vrai que c'est une sorte de combat perpétuel que la vie de l'Homme. Il a à se défendre non seulement des vicissitudes des saisons, de l'intempérie de l'air qu'il respire; mais de la faim, mais des rigueurs d'une terre opiniâtre à lui refuser ses dons. En vérité, s'il pleure en naissant, ce n'est pas merveille; & ce n'est pas les pleurs les plus injustement répandues, que celles qu'il verse en ces premiers instans de sa vie; il va courir une bien triste carrière.

U L Y S S E .

Il faudroit au moins qu'il connût toutes ces miseres-là avant que d'en pleurer. Tu supposes donc que dès avant qu'il vive, il a à se

plaindre de la vie ; & c'est pousser un peu loin la chose.

L A T A U P E.

Je ne prétens pas vraiment que dans le sein de sa mere il ait connoissance de tout ce qui l'attend au Monde ; ce seroit trop prendre d'avance sur ses malheurs : c'en est bien assez de ce qu'il sent d'incommode tout en entrant dans l'air, où il va vivre, pour justifier ses larmes. au reste si la chose n'est pas ainsi, je n'en fais trop rien ; mais tu ne nieras pas que ce ne soit un sentiment réservé à ton espece, que le sentiment de la douleur poussé au point de faire pleurer ; nous ne connoissons point les larmes, nous.....

U L Y S S E.

Comment vous ne connoissez point les larmes ; & le Cerf, n'est-ce point des larmes qu'il répand, quand il se voit arrêté par des Chiens qui le déchirent ? Et le Cheval ? Et le Chien ?

L A T A U P E.

Tant que tu voudras ; je n'en fais pas assez là-dessus pour tenir fort ferme contre un Philosophe comme toi ; il me suffit qu'aucun de nous ne pleure en naissant, & qu'il n'en ait point de sujet comme vous avez vous autres. Tiens, Ulysse, il est inutile que tu te fatigues davantage à me pousser sur tout cela ; j'aurois mieux mourir que redevenir Homme.

U L Y S S E.

Ah! tu me fais pitié; te voilà comme cette misérable Huître: on voit bien que tu as tout-à-fait perdu la raison; s'il t'en restoit le moins du monde, tu verrois combien ton état est à plaindre. Considere un peu, mon ami, considère donc ce que vous êtes, elle & toi: encore si vous étiez d'une espèce un peu plus achevée!

L A T A U P E.

Plus achevée! oh en voilà bien d'un autre! & qu'est-ce donc qui nous manque, je te prie?

U L Y S S E.

Ah! ce qui vous manque! Bien des choses pour être des Animaux parfaits; cette Huître, par exemple, peut-elle bouger de cet endroit où je viens de lui parler? A-t-elle l'usage du toucher qui nous sert tant à nous?

L A T A U P E.

Voilà, par exemple, qui est au plus mal pour un Savant; & tu as bien mauvaise grace de te croire fort parfait, parce que tu as quelque sens dont manquent quelques-uns de nous. De quel nom, si tu te crois parfait, qualifieras-tu donc ces Etres, qui, pour cinq sens qu'a l'Homme, en ont huit, dix, quinze, vingt peut-être, que fais-je plus encore; car il se peut très-bien qu'il y ait de ces Etres, autant au dessus de l'Homme par la perfection de leur organisation, que l'Homme est au-dessus d'une

Plante. Que si tu demandes où ils font les Etres plus parfaits que toi, quel Monde ils habitent, je n'en fais rien; dans *Jupiter*, peut-être, dans *Saturne*, ou ailleurs; dans quelque autre Planete, sous un autre Soleil que le nôtre, je n'en fais rien sûrement: n'importe, ils peuvent exister; & si tu veux que je parle vrai, je suis moi fort porté à les croire très-existans; & dans ce cas, il faut que ces Animaux-là aient furieusement de besoins, car, vois tu? Les besoins, c'est-là la mesure de la Nature dans la dispensation & dans la fabrique des organes des sens dont elle gratifie ce qu'elle anime: plus elle en a imprimé à son ouvrage, je dis de besoins, plus aussi elle est exacte à y mettre ce qu'il faut de moyens propres à y subvenir: tu fais bien ce que c'est qu'une Plante, un Chêne, par exemple?

U L Y S S E.

Vraiment!

L A T A U P E.

Eh bien, un Chêne n'a point de ces parties organisées, propres à lui transmettre les impressions étrangères; il n'a point de sens; & c'est qu'il n'a pas besoin pour vivre, de connoître rien de ce qui se passe autour de lui. Il tire de la terre, où il est attaché, tout ce qu'il lui faut pour végéter: l'Huître n'est pas de même, absolument de même; mais il ne

s'en faut gueres. Elle est, comme le Chêne; attachée en un lieu, sans en pouvoir bouger; elle n'a aucune sorte de mouvement progressif ni d'organes qui y puissent servir. Pour voir sa nourriture, elle a des yeux; & pour la recevoir, la puissance d'ouvrir son écaille: voilà tout; avec cela elle vit, se nourrit, croît, fait en un mot toutes les fonctions relatives à son organisation. Qu'auroit-elle besoin de marcher? Elle n'a rien à chercher. Qu'auroit-elle besoin de jouir du sentiment de l'odorat? Elle n'a nul choix à faire. Ce qui lui vient est toujours ce qu'il lui faut; de même pour le toucher, le plus étendu des sens & du plus grand usage, il lui seroit inutile, elle en manque. Si tu veux suivre cette échelle de différences parmi les corps animés, tu verras que toujours le nombre des sens a été par la Nature compté sur la table des besoins: vous autres, par exemple, vous en avez cinq; eh bien, c'est que vous avez deux fois, trois fois plus de besoins à satisfaire que tel autre d'entre nous qui n'en a que deux, qui n'en a que trois. Tu vois bien que tu as tort de dire qu'il nous manque bien des choses. Nous sommes, sinon tout aussi achevés que toi, du moins autant que nous avons besoin de l'être. Chaque espece d'Animaux est au point d'achèvement & de perfection où il la falloit.

U L Y S S E.

Et tu ne saurois chercher à jouir d'une autre sorte de perfection?

L A T A U P E.

Qu'en faire? Pourquoi voudrois-tu que je demandasse à sortir du cercle où toutes les Taupes comme moi sont retenues, si je m'y trouve bien? Et assurément je m'y trouve à merveille, à merveille; je n'ai à penser qu'à manger, goûter l'amour & dormir; que t'en semble, Ulysse, cette vie ne vaut-elle pas celle que tu menes? Ne te flatte donc pas de me la faire quitter, adieu. J'ai besoin là-dessous, tu ne m'as que trop longtems empêché d'y aller.

U L Y S S E.

Comment! je n'ai pu, moi dont on vante l'éloquence, venir à bout de rien persuader à ces deux Hommes, je n'ai pu leur faire sentir les avantages qu'ils trouveroient à quitter, pour me suivre, leur étrange métamorphose? Non, je n'y conçois rien; mais aussi c'est leur faute. Un Pêcheur, un Payfan! pouvois-je penser que j'eusse pu, sur de tels Etres, faire sentir les droits de la raison? Je n'en rencontrerai pas toujours de semblables. Je vais trouver *Circé*, & lui raconter cette mesaventure; je la prierai qu'elle me fasse parler à quelques autres Grecs; il seroit injuste que pour ces deux imbéciles, d'autres plus raisonnables fussent privés du plaisir de reprendre leur ancienne forme.

D I A L O G U E II.
**C I R C É , U L Y S S E , U N
S E R P E N T .**
C I R C É .

QUoi, Ulysse seul!

U L Y S S E .

Hélas ! oui tout seul : je n'ai pu gagner sur ces deux Animaux de les remettre en possession du bien qu'ils ont perdu : il est vrai qu'ayant vécu l'un & l'autre assez peu heureusement, il n'est pas si étonnant qu'ils craignent, en redevenant Hommes, de ne pas rencontrer plus d'aifance.

C I R C É .

N'allez pourtant pas croire que ce soit par hazard que je vous les aie d'abord adressés : non, je l'ai fait exprès ; j'ai voulu que vous vissiez combien se trompent vos Philosophes, qui prétendent qu'on est plus heureux à mesure que l'on vit dans un état plus obscur ; vous le voyez : voilà des gens qui n'en veulent point de cette heureuse obscurité, & qui préfèrent l'état des

plus vils Animaux : ils vous ont fans-doute dit quel motif les portoit à cet étrange choix.

U L Y S S E.

La raison vient du peu qu'ils ont eu de connoissances , du manque d'esprit ; car vous avouerez, Circé, qu'il en faut avoir bien peu, pour ne vouloir pas changer d'état, quand on est las de celui qu'on professe. Si le Pêcheur étoit mécontent de son métier, que n'en changeoit-il ? De même si le Laboureur se trouvoit mal de cultiver la terre, que ne prenoit-il un moyen moins fatigant de gagner sa vie ?

C I R C É.

Ils auroient peut-être mal fait : ce n'est pas en changeant toujours qu'on fait plus voir d'esprit ; c'est bien plutôt en s'accommodant à l'état où l'on se trouve : la chose est plutôt faite. D'ailleurs, n'est-il pas naturel de penser, que si un Homme ne fait pas accommoder son esprit ni le monter, pour ainsi dire, au ton des choses qui l'entourent, il pourra bien moins encore se soumettre les circonstances. Le Sage, quand il n'est pas en son pouvoir de changer le cours des événemens qui lui déplaisent, tâche d'apporter à son esprit la quantité de changement nécessaire pour s'y accommoder.

U L Y S S E.

J'en conviens, Circé ; il se plie lui-même aux choses qu'il ne peut plier à son point : mais savez-vous que c'est presque-là le comble

de la sagesse ? Peu savent y parvenir. Il y a tant de différence entre nous autres ! Un Homme quelquefois est si différent d'un Homme ! croyez-vous donc que ces misérables à qui j'ai parlé, aient été de ceux qui ont assez de lumieres pour bien connoître tous les desagrémens de leur métier, & tout ce qui leur en peut revenir de moins facheux ?

C I R C É .

Faut-il pour connoître cela, beaucoup d'esprit ? Il ne faut que sentir ; mais n'est-ce pas un Serpent que je vois-là qui s'avance dans l'herbe ? Oui c'en est un, je me le rappelle, c'est un de vos Grecs que je métamorphosai ainsi : vous aurez peut-être meilleur marché de celui-là ; allez lui parler.

U L Y S S E .

On diroit qu'il a entendu que vous parliez de lui : comme il vous regarde-là fixement ?

C I R C É .

Peut-être bien : allez l'entretenir ; je vais retrouver mes Femmes. Je vous laisse.

U L Y S S E .

Voyons : oh ! Serpent, Serpent ?

L E S E R P E N T .

Eh bien, que veux-tu, Ulysse ? mais grands Dieux, qu'est ceci ? J'entends, je parle comme quand j'étois Homme ; le serois-je redevenu pour mon malheur ?

U L Y S S E.

Que veux-tu dire avec tes exclamations; il me paroît que tu serois bien fâché de redevenir Homme: qui t'a donné tant d'humeur contre l'humanité? La vie que tu as menée?

L E S E R P E N T.

Non pas; c'est la nature de l'Homme: c'est la connoissance que j'ai des malheurs qui l'affaillent dans tous les instans de sa vie, qui se succedent pour l'opprimer, & pour le rendre le plus infortuné des Etres.

U L Y S S E.

J'ai bien l'air de n'avoir pas mieux rencontré..... Serpent mon ami, écoute; je te puis faire un présent bien considérable: Circé, dont je viens d'implorer la puissance, a bien voulu m'accorder la faveur de rendre à mes compatriotes la forme qu'elle leur a ôtée; tu n'as qu'à voir.

L E S E R P E N T.

J'ai tout vu, je ne veux point de ton présent, je n'en veux point; vas le vanter à d'autres. J'aime mieux vivre Serpent: changer mon état pour le tien! non vraiment, j'y perdrois trop.

U L Y S S E.

Bon, tu perdrois; & comment cela?

L E S E R P E N T.

Tu viens de voir des gens qui te l'ont pu dire.

U L Y S S E .

Et que veux-tu que m'aient pu dire de semblables gens ? Nés dans la bassesse ils ont trop vécu dans l'indigence pour.....

L E S E R P E N T .

J'entens ; ils n'ont point eu assez de bonfens pour se rendre à tes raisons ; mais du moins ils t'ont parlé des motifs qui les faisoient s'obstiner à rester ce qu'ils sont ?

U L Y S S E .

Assez mal-adroitement. L'un qui fut Pêcheur, m'a dit que du moins dans son état d'Huître il étoit sûr de son logis, sans qu'il eût comme l'Homme, pour se mettre à l'abri des injures des tems, mille soins, mille soucis, mille craintes. L'autre, qui de Payfan est devenu Taupe, m'a allégué la prévoyance de la Nature, qui, sans le moins du monde de travail, fait trouver sur la terre aux animaux tout ce qu'il leur faut pour se nourrir ; tandis que pour l'homme, ce n'est qu'à force de culture qu'elle accorde ses bienfaits.

L E S E R P E N T .

Ils ont raison ; mais moi qui ai été Médecin, moi qui ai bien connu tout le mécanisme du corps de l'homme, c'est-à-dire, toute sa foiblesse, je leur aurois suggéré d'autres raisons encore de te refuser ! vous n'êtes jamais bien dans un parfait état de santé, vous autres ; l'entrée chez vous est tout-à-fait libre à la

douleur, à l'infirmité, aux maladies; & vous avez bien à vous plaindre de la Nature, de vous avoir donné des organes si déliés, qu'un rien en peut troubler les fonctions.

U L Y S S E.

Et tu ne vois pas qu'au contraire cette finesse est un don précieux, puisqu'il est le principe de notre raison? Avec vos grossières humeurs & vos organes encore plus épais, nous n'aurions pu former cet entendement qui nous éclaire.

L E S E R P E N T.

Vous en auriez été plus sains. Crois-moi, l'homme n'y auroit rien perdu: un peu moins de perfection dans *cet entendement qui éclaire*, & plus de fermeté dans la santé, vous feroit vivre agréablement. Nous vivons, nous, pour vivre, bien plus que pour connoître, & nous jouissons; c'est un bienfait de la Nature dont je lui fais bon gré: vous avez des connoissances, mais vous avez des maladies.

U L Y S S E.

Que nous guérifions; & qui le fait mieux que toi? D'ailleurs nous pouvons bien nous en défendre, je pense; nous pouvons bien empêcher, prévenir le dérangement que tu nous reproches: nous n'avons qu'à vivre selon les loix de la Nature: nous n'avons qu'à suivre le penchant qu'elle nous inspire.

LE SERPENT.

Vous n'en seriez pas mieux ; car il semble que la Nature ait pris à tâche, pour vous perdre, de vous engager dans les pas les plus difficiles ; la Nature qui Vous conduit est bien différente de celle qui nous guide ; c'est pour nous un flambeau qui nous éclaire ; pour vous, une fausse lueur qui vous égare. Elle nous aime & vous hait ; nous sommes ses enfans, vous êtes ses ennemis ; ses loix sont nos loix, vos caprices sont les vôtres, & elle vous en punit. Elle vous refuse une nourriture facile, vous parvenez à forcer sa résistance ; vous avez du pain, à la bonne heure ; mais elle s'en venge souvent par vous donner des appétits qui vous perdent : vous regardez comme un de ses bienfaits, ce qui de sa part vous conduit à la mort. Vous n'avez besoin que de peu, elle vous donne l'envie de prendre beaucoup, & ce trop vous tue. C'est tout naturellement que vous êtes malheureux, votre nature est de l'être ; c'est l'appanage de votre raison de vous tyranniser. Il faut n'être point homme pour être heureux.

ULYSSE.

Et vous ?

LE SERPENT.

Nous, dis-tu ? Jamais nous n'avons d'appétit à satisfaire, que l'appétit des choses qui nous conviennent. Nos alimens sont simples ; le besoin

foin est la mesure qui nous regle. Où il cesse, nous cessons : & nous n'avons point reçu de la Nature l'art pernicieux d'apprêter nos alimens, de les mêlanger, de les assortir pour nous exciter à nous en repaître au-delà de ce besoin : cette regle, je le fais bien, n'est pas la vôtre ; aussi votre estomac souvent porte la peine des dégoûts d'un palais usé, & répand après, sur toute l'habitude du corps, les maux dont il est accablé.

U L Y S S E.

Tu reviens toujours à tes maladies, j'en suis surpris ; tu as été Médecin ; tu fais donc mieux qu'un autre, qu'avec les secours de la Médecine, nous pouvons nous en défaire.

L E S E R P E N T.

Les secours de la Médecine ! voilà de plaisans secours ! C'est bien un malheur de plus pour vous que vous les ayez.

U L Y S S E.

Oh, oh ! mais mon ami, fais-tu bien que tu oublies ton ancien métier ?

L E S E R P E N T.

Point. C'est plutôt que je m'en souviens bien. Je le répète ; oui, la Médecine est une science infiniment plus pernicieuse qu'utile ; & on l'a bien senti, quand on a chassé des Villes que tu fais bien, les Médecins & leur pernicieux savoir.

U L Y S S E.

On médit d'ordinaire d'une chose qu'on ne peut avoir ; & tu m'as bien l'air de ne tant dire de mal de la Médecine, que parce que tu la favois peu : un ignorant croit tout le monde ignorant ; tu ne favois apparemment gueres de Médecine, & tu croyois tous les Médecins aussi peu habiles que toi.

L E S E R P E N T.

J'aurois pu autrefois par modestie fouscrire à ta décision ; mais à cette heure que je ne suis plus susceptible de rougir, je t'avouerai franchement, que loin d'avoir su peu en Médecine, j'y acquis tant de connoissances, que je passai pour le plus savant Médecin de la Grece ; tu en peux juger par le bruit qu'a fait mon nom, il t'est connu ; & je pense que tu te souviens encore d'Agésime de Lesbos.

U L Y S S E.

Quoi, tu es cet Agésime qui quitta tout pour voyager ?

L E S E R P E N T.

Lui-même, & je n'en suis point fâché. Je passai près de cette Ile ; je fus tenté de la voir ; je ne m'attendois pas au bonheur que j'y ai trouvé.

U L Y S S E.

Que je suis enchanté de ta rencontre ! Ta réputation est encore bien éclatante dans notre

pays ; & rien ne me feroit plus d'honneur que de t'y remener.

LE SERPENT.

Oh, encore une fois, laissons cela ! tu n'y gagneras rien ; ma résolution est bien prise : je veux rester Serpent ; & pour te faire voir que je ne manque pas absolument de raisons de la suivre, je poursuis : il y a dans la Médecine deux parties, dont l'une qui n'est que spéculative, est d'ordinaire la mieux sue, la plus inutile & la moins dangereuse ; c'est la Science de la Médecine. Quant à ce qui en fait l'Art, c'est-à-dire, cette autre partie de la Médecine, qui consiste à connoître & à traiter les maladies, elle est toute conjecturale, toute hazardeuse, & toute entiere appuyée sur une expérience qui vacille sans cesse ; c'est cette partie qui constitue la Médecine proprement dite, & c'est celle qu'on fait le moins.

ULYSSE.

C'est-à-dire donc que les Médecins ne savent pas grand' chose ?

LE SERPENT.

Oh, pas grand' chose !

ULYSSE.

Tu as eu pourtant beaucoup de réputation ; tu passois chez nous pour un grand homme : sur quoi donc fondé ?

LE SERPENT.

Sur votre sottise. De tout tems les H m.

mes font les dupes des Hommes , & des Médecins sur-tout. Comme on aime à vivre , un Médecin , même en promettant , passe pour un grand Homme. On lui paie jusqu'à à ses bévues ; & c'est sur-tout de ces gens-là qu'on peut dire , que qui fait mieux tromper , est le plus habile.

U L Y S S E ,

Si bien qu'à ton avis la différence de Médecin à Médecin n'est point du tout grande.

L E S E R P E N T .

Du tout. Une autre preuve de leur ignorance , c'est cette multitude de remèdes qu'ils administrent pour un seul & même mal ; s'ils en connoissoient bien la nature & l'antidote , un seul remède suffiroit : c'est une marque de stérilité que cette abondance. Tout étant égal d'ailleurs , il y a tout à parier pour la guérison d'un mal que l'on n'attaque qu'avec un remède , & rien presque pour la guérison d'une maladie , quand on en a vingt pour la combattre.

U L Y S S E .

Fiez-vous après cela aux *vanteries* des Médecins. C'est donc toujours au hazard , & jamais à ton savoir , & jamais à tes lumières , qu'étoit due la guérison des malades dont tu as eu la confiance.

L E S E R P E N T .

Tu en doutes ? Aussi vaut-il mieux faire choix

d'un Médecin heureux, que d'un Médecin fâvant. Tous à peu près portent la même ignorance, mais pas toujours le même malheur. Ce n'est pas leur faute au reste, c'est la faute de l'Art; c'est celle de l'Homme; c'est celle de la Nature, qui vous a donné un corps si foible parmi tant de choses qui l'attaquent, & si peu de connoissance pour les vaincre. Votre raison qui fait par ses désordres presque toutes vos maladies, devoit mieux vous aider à vous en défaire; mais telle est la nature de l'Homme, que la raison qui paroît lui avoir été donnée pour le rendre heureux, est plutôt le principe de ses plus grands malheurs.

U L Y S S E.

Mais vous avez aussi des maladies.

LE S E R P E N T.

Eh, quelles maladies veux-tu que nous ayons? Rien n'altère nos corps, de ce qui porte tant d'atteintes aux vôtres: vois un peu, Ulysse, que de maux, que d'infirmités de moins pour vous, si, comme nous, vous manquiez de soins & d'inquiétudes; si vous n'aviez point de loix ni de préjugés qui vous contraignissent, point de Dieux à servir, point de Supérieurs à respecter, point d'infortune à craindre, point de coutumes, d'égards à observer! Graces aux soins bienfaisans de la Nature, nous n'avons point l'usage de la raison, ni ne connoissons point ce malheureux cortège qui l'accompagne; & puis, si

nous éprouvons quelquefois quelques incommo-
dités, le remede est prompt, l'instinct ou plu-
tôt la Nature l'indique, & le mal est bientôt
chassé.

U L Y S S E .

Il est vrai que nous ne sommes pas si heu-
reux.

L E S E R P E N T .

C'est que vous ne pouvez l'être sans inter-
vertir l'ordre de la Nature ; & tu fais bien qu'on
ne le change pas aisément. Les seuls alimens
qui vous soutiennent de la maniere dont d'or-
dinaire vous vous en nourrissez, portent dans
vos corps le germe de mille maladies meurtrie-
res ; le vin, par exemple.

U L Y S S E .

Quoi ! tu n'épargneras pas même cette liqueur
que la Nature semble n'avoir donnée à l'Hom-
me, que pour le dédommager des maux qui
l'affligent ?

L E S E R P E N T .

Oui, si avec le vin elle lui avoit donné la
sagesse d'en bien user ; mais c'est comme la rai-
son, c'est une assez bonne chose dont l'abus
presque indispensable entraîne toujours une in-
finité de maux : & cette autre ivresse encore
plus dangereuse, ce feu qui vous consume,
cette ardeur, ce sentiment tumultueux qui vous
transporte ; l'Amour, l'Amour est-il moins per-
nicieux, quand, toujours livré aux charmes fé-

ducteurs qu'il inspire, vous passez sans-cesse de desirs en desirs, & du principe même de la vie, vous en faites un principe de destruction? Nos cœurs plus tranquilles ne connoissent point ce feu dévorant; nous avons de l'Amour tout ce qu'il a de plus flatteur; nous goûtons ses plaisirs sans ressentir ses maux. Chez vous l'Amour n'est pas toujours un Enfant qui badine, c'est souvent un Furieux qu'agitent tour à tour la jalousie, le désespoir, le remords, la crainte & la haine; & ce n'est dans nos cœurs qu'une passagere & douce agitation que le plaisir vient calmer.

U L Y S S E.

L'Amour heureux n'est pas moins pour nous une source de voluptés.

L E S E R P E N T.

L'Amour heureux! & l'est-il jamais? Ce sentiment si délicieux qui perpétue les Etres animés, le goûtez-vous jamais bien parfaitement? Votre raison s'y oppose trop bien. Passons maintenant à l'air que vous respirez. Qu'au moindre changement qu'il éprouve, vous en ressentez souvent d'incommodes! Et le sommeil est-il toujours pour vous un tems de calme & de repos? N'y portez-vous point souvent le souvenir & le chagrin de vos sollicitudes? Quelle différence, Ulysse, quelle différence, & que la Nature nous a bien autrement traités! Outre que nous avons reçu d'elle un corps plus ro-

buste, c'est que s'il arrive que quelque mal nous afflige, elle pourroit bientôt, par l'instinct qu'elle nous a donné, à notre guérison.

U L Y S S E .

Que veux tu dire ?

L E S E R P E N T .

Que le sentiment intérieur, ce principe si sûr que vous appelez instinct, & qui vaut bien mieux que votre raison, la Nature nous l'a donné, pour que nous puissions, parmi une infinité de plantes, choisir la seule qui nous est bonne; & sans analyse, sans systême, sans recherches, c'est toujours & inmanquablement celle qu'il nous faut, que nous choisissons. Nous autres Serpens, par exemple, quand après avoir passé tout pelotonés sous terre les rigueurs de l'Hiver, nous sentons au retour du Printemps notre peau toute ridée, toute gâtée, que faisons-nous pour la dépouiller? Nous mangeons du fenouil, & dès-là nos vieux tégumens doublés d'une jeune & belle peau, tombent peu à peu. Cette même herbe, si notre vue perd de sa finesse, nous sert encore à lui rendre son premier état. Et ne vas pas croire que nous soyons les seuls Animaux doués de cet instinct si officieux; il est l'ouvrage de la Nature, & la Nature ne manque jamais à pas un de nous. Le Lézard, par le moyen du *galega*, se guérit de nos morsures: le Cerf blessé a recours au dictamne; l'Hirondelle à la

chélidoine; la Tortue à la cigue; la Cigogne à l'origan; le Sanglier au lierre; le Merle & la Perdrix se purgent avec les feuilles de laurier; la pariétaire est la médecine des Poules; le chien dent l'est des Chiens, & ainsi de cent autres Animaux qui savent toujours trouver le remede nécessaire au mal qu'ils éprouvent, sans que pour se soulager ils aient, comme vous autres, besoin d'emprunter d'un Médecin un faveur plus meurtrier souvent qu'utile.

U L Y S S E.

Quoi! il n'y a pas un seul Animal, moins bien avisé que l'Homme, & qui ait besoin comme lui d'un secours étranger?

L E S E R P E N T.

Non, Ulysse, chacun de nous a toujours la mesure d'instinct nécessaire pour qu'il puisse satisfaire à ses besoins. Il y en a qui n'ont gueres de besoins, ceux-là n'ont gueres aussi d'instinct, mais toujours en ont-ils ce qu'il faut qu'ils en aient. Ce principe n'est pas comme votre raison qui gâte tout; il est sûr: c'est un guide fidele & sage dont nous ne manquons jamais: de la raison, il y en a bien parmi vous autres qui en manquent.

U L Y S S E.

Beaucoup sans-doute, & le nombre des Fous n'est pas petit; mais il faut que cet état de folie ne soit pas une si misérable chose. On parvint un jour à en guérir une personne: le

Pere d'un Fils devenu fou, l'alla quelque tems après consulter & la prier qu'elle voulût lui dire par quels moyens elle avoit recouvré sa raison, afin qu'il pût les employer sur son Fils, qu'il seroit bien aise de défaire d'une semblable aliénation d'esprit. Je m'en garderai bien, dit-elle, de vous faire part de ce malheureux secret, votre Fils n'est pas mon ennemi; il est fou, il est bienheureux de l'être; la raison que je lui rendrois ne vaudroit pas sa démence.

L E S E R P E N T.

Bien, Ulysse, tu le prends très-bien; cet Homme avoit raison: puisque c'est ce maudit esprit qui gâte tout, qui empoisonne tout avec ses inventions & ses recherches, avec ses connoissances, il vaut mieux en être privé; il vaut mieux être réduit, comme nous à peu près, au seul instinct: la vie alors est heureuse, elle est libre des pensées, des préjugés, de tout en un mot de quoi l'Homme, par cet esprit, s'est comme garotté. Tiens, il faut que nous appuyions un peu sur tout ceci. J'ai aimé, j'ai cultivé les Lettres, puisque j'ai été Médecin. J'ai cru longtems qu'elles pouvoient procurer à l'Homme cet état de tranquillité, ce repos si cher, cette douce inquiétude de l'âme qu'elles promettent. Je me suis bien détrompé depuis. Après avoir passé à étudier la plus belle partie de ma vie; après avoir tout fait pour m'orner l'esprit, j'ai vu qu'à tout prendre, le

mieux feroit de n'en point avoir du tout : j'ai vu que l'ignorance, je dis la pure & parfaite ignorance, valoit bien le savoir : non pas que je fois du sentiment de ceux qui disent que les Lettres ont rendu les Hommes plus méchans ; je ne crois pas cela. Je suis même persuadé qu'elles adoucissent les mœurs ; qu'elles rendent l'Homme plus sociable ; qu'en l'éclairant mieux sur ses intérêts, elles le font meilleur Pere, meilleur Ami, meilleur Citoyen ; je conçois encore que quelquefois elles produisent dans des instans de chagrin, un calme consolant ; mais pourtant elles ne valent pas cette aimable ignorance, qui n'est gueres que cet *instinct* qui nous rend si heureux, nous autres. Elles augmentent bien trop votre sensibilité ; elles aiguïsent, elles affinent trop votre raison, votre pensée, pour vous maintenir dans un repos un peu durable.

U L Y S S E.

Cependant elles procurent des connoissances qui.

L E S E R P E N T.

Oh je le fais bien : ce n'est pas là l'embaras, elles éclairent assez sur les dangers ; mais de les éviter, c'est une autre affaire. C'est comme un Médecin qui est malade ; il en est plus mal de connoître la nature des douleurs qui le tourmentent & qu'il ne peut surmonter. Il en sent davantage le danger, & c'est enco-

re un chagrin qu'il a de plus, que de n'en pas connoître le remede. Il en est ainsi de l'Homme avec sa raison bien cultivée, & pourtant toujours tout aussi impuissante: enfin, Ulyffe, je le crois bien décidément, si les Hommes étoient de bonne foi, & qu'après avoir un peu réfléchi sur leur état, & sur le peu d'avantages qu'ils retirent de l'exercice plein & entier de cette triste raison, ils voulussent avouer franchement ce qui en est, j'en suis sûr, hors le sommeil qui les en prive, & cet heureux état de démence, ou bien encore d'yvresse qui l'égaré, ils ne trouveroient rien de bien propre à les déterminer à vivre.

U L Y S S E.

Ah quelles idées tu as là! ce seroit une plaisante chose que ce Monde, si l'on étoit de ton avis; on n'y verroit donc que des Gens ivres, fous, ou endormis.

L E S E R P E N T.

Eh bien, voyons donc ce que tu crois qui vaudroit mieux.

U L Y S S E.

Tu me fais rire; & apparemment qu'il vaut encore mieux penser & s'occuper de choses honnêtes, que d'aliéner sa raison.

L E S E R P E N T.

Penser, dis-tu? Tu ne penses donc gueres toi, Ulyffe?

U L Y S S E.

Pourquoi donc ?

L E S E R P E N T.

C'est que pour peu que tu pensasses, ou que tu eusses pensé quelquefois en ta vie, tu avouerois sans peine qu'un an de spéculation ne vaut pas deux heures de sommeil. Penser, c'est appuyer sur les objets qui nous entourent, qui nous affectent, qui nous occupent, & de cent de ces objets il y en a pour l'ordinaire au moins quatre-vingt qui nous affligent. Ah ! si la pensée étoit libre, & qu'au gré du *Penseur* les choses flatteuses, les idées agréables, les images riantes pussent se succéder dans son cerveau pour amuser son loisir, à la bonheur, ce seroit alors la peine de se mettre à penser, & la vie contemplative, la vie ascétique seroit un charme ; mais puisque tu t'es, dis-tu, mêlé quelquefois de penser, tu peux dire s'il en est ainsi ; tu peux dire si un Homme fait si aisément ce qu'il veut de sa tête ; s'il est le maître de soustraire, quand il lui plait, son attention à tant d'idées, noires, tristes, accablantes, qui cent fois le jour viennent, malgré tous ses efforts, malgré ceux de sa fiere raison, se retracer à son souvenir. J'ai ouï dire qu'un de vos Philosophes avoit donné dans un Livre les Regles de l'*Art de penser* ; ce seroit bien plutôt l'Art de ne point penser qu'il faudroit apprendre aux Hommes.

U L Y S S E .

Cet Art-là est tout appris : en travaillant , en s'occupant d'ouvrages manuels , on trouve assez naturellement le moyen de ne penser gueres.

L E S E R P E N T .

Cela est vrai ; c'est un assez bon moyen d'écraser , pour ainsi dire , la raison ; mais c'est dommage que pour la plupart des gens , le remede ne vaille gueres mieux que le mal. Avec un peu plus d'égalité parmi les Hommes , sûrement ce remede en feroit un bon ; le travail , si pourtant il n'occupe pas extrêmement l'esprit , & qu'il ne fatigue gueres le corps , détourne la pensée des objets qui attristent ; s'il est outré , il l'arrête sur la peine qu'il excite , il devient douloureux , autant vaudroit penser. C'est là par malheur le sort ordinaire des Hommes que le travail dispense de la peine de réfléchir. Il faudroit que l'on travaillât chacun pour soi , & que des gens , parce qu'ils sont riches , ne prissent pas droit de-là d'accabler des Hommes moins fortunés , qu'ils chargent du soin pénible d'entretenir leur oisiveté. Parmi nous , par exemple , nul jamais ne se charge de la besogne d'un autre. Ah , Ulyssé , quelle sottise espece d'Animaux vous êtes , & que les Hommes entendent mal leurs intérêts ! Que ne faisoient-ils comme nous ? Que n'en restoient-ils à cette raison commencée , à cet instinct

qui, à la honte de votre raison, nous suffit bien à nous? Ils ont beaucoup gagné avec leurs sciences!

U L Y S S E.

Il y a pourtant une chose, c'est que l'Homme a reçu de la Nature un bien plus long que les Animaux. Vous essayez moins de maux, mais vous avez moins de jours à compter; il n'est donné qu'à l'Homme de voir s'écouler une longue suite d'années, & c'est-là une grande faveur à vous opposer.

L E S E R P E N T.

Tu dirois mieux, une grande disgrâce à es-
sayer. Si la vie de l'Homme étoit plus heu-
reuse, il devroit beaucoup à la Nature qui
multiplie ses jours sans doute; mais qu'elle
étende des jours comptés par les malheurs;
qu'elle allonge un tems passé ou dans l'indigen-
ce, ou dans les soucis des richesses, ou dans
les douleurs ou le désespoir, je te demande,
Ulysse, est-ce un grand bienfait? N'en seroit-
ce pas un sensible au contraire, que d'abrégé-
r ce tems d'amertume & de souffrance? Pour
l'Homme, vivre, c'est souffrir. Cependant il
craint la mort; au moindre mal il la voit ou
croit la voir s'approcher, & son mal s'en aug-
mente. Il n'y devroit voir qu'un repos éternel
& la fin de sa misère. La Nature jalouse ne
l'a pas permis. La raison lui a été donnée, &

cette funeste raison n'a pas manqué de lui faire envisager comme terrible, comme déplorable, cet état si tranquille, où les parties de son corps desunies vont se rejoindre à la masse des Etres: elle lui a montré au-delà un Pluton vengeur, un Enfer, des Vautours dévorans, des Furies, des Roues, & cent autres instrumens de supplice, enfans d'une imagination ébranlée: sans ces tristes & futiles fantômes, l'Homme attendroit avec impatience sa dernière heure; il l'avanceroit souvent; il tromperoit la Nature, & termineroit, par une mort volontaire, sa vie & ses disgraces: mais la crainte retient son bras. O préjugés, vains préjugés, que vous avez d'empire! Et qu'est-ce donc, Ulysse, que cet esprit de l'Homme, s'il a la foiblesse de s'épouvanter même des choses qu'il imagine?

U L Y S S E.

Voilà qui est bien d'un Médecin; c'est-à-dire, bien impie, bien impie; mais laissons tout cela; vois, mon ami, si tu me veux suivre en ton pays?

L E S E R P E N T.

Non vraiment, au prix que tu me le proposes.

U L Y S S E.

Je le pardonnerois à tout autre; mais à toi qu'on fuit, qu'on évite, qui jamais ne re-

çois aucune des careffes que les autres Animaux reçoivent de l'Homme, je n'y tiens pas.

L E S E R P E N T.

Tant mieux, tant mieux que l'Homme m'évite, je n'en ferai que plus libre. Nous nous passons bien de ses careffes. Le grand dommage qu'il ne puisse s'amuser de nous, & nous assujettir à le servir!

U L Y S S E.

Du-moins en viveriez-vous plus heureusement; car que diantre faites-vous toute la vie presque sous terre?

L E S E R P E N T.

Nous dormons & avec une douceur, une tranquillité que vous ne connoissez pas.

U L Y S S E.

Le beau plaisir! & puis manger; quoi? Des ordures, de l'herbe, & boire de l'eau?

L E S E R P E N T.

Hé bien, qu'est-ce que cela fait, si nous ne desirons pas autre chose?

U L Y S S E.

Nulle connoissance d'ailleurs.

L E S E R P E N T.

Nous n'en avons que moins de caprices. Après tout j'aurois bien peu de connoissance en effet, si j'acceptois l'offre que tu me fais de reprendre la forme humaine: Non, non, Ulysse, je ne veux plus d'un état où l'on ne peut toujours faire ce qu'on veut. Je ne veux

point vivre dans la contrainte, dans l'infirmité, dans le chagrin, & au bout de tout cela, craindre encore de mourir! Ainsi tu peux me laisser. Adieu, je vais un peu me frotter contre cet arbre; & je t'affure qu'en me grattant-là, je vais goûter un plus grand plaisir que je n'en éprouvai jamais quand j'étois Homme: rien ne me gênera, je ne serai arrêté par aucun égard, par aucun faux respect, par aucune crainte.

U L Y S S E.

Quand je me plaindrai... C'est à des Bêtes que je parle; & il me paroît que Circé, en leur rendant la parole, ne leur a pas restitué tout leur esprit. Ne nous impatientons point pourtant, retournons à Circé, prions la qu'elle nous fasse voir d'autres Grecs plus traitables.



DIALOGUE III.

CIRCÉ, ULYSSE ET

UN LIEVRE.

U L Y S S E.

SI j'étois moins sûr de la vivacité de votre tendresse pour moi, aimable & chere Circé, je croirois que vous m'avez flatté d'une grace que vous feriez fâchée que j'obtinsse. Vous l'avez mise à des conditions que vous saviez bien qu'on n'auroit point remplies. Vous avez affecté de me faire parler à ceux d'entre mes compatriotes que vous n'ignoriez point qui auroient eu le plus d'éloignement à quitter l'étrange état où vous les retenez. Votre cœur pourtant sembloit me répondre d'un procédé plus sincere.

C I R C É.

Ah Ulyffe! me soupçonneriez-vous de cette méchanceté? Je ne m'en vengerois que par vous laisser vos soupçons, & vous rougiriez d'avoir pu les produire.

U L Y S S E.

Mais aussi pourquoi me faire parler à de si

fottes gens & si opiniâtres ? Ce dernier sur-tout l'est à un point que je ne saurois lui pardonner. Quand je lui aurois offert le plus fâcheux changement, il ne l'auroit pas autrement pris, qu'il a fait l'offre de lui rendre la figure humaine. Oh ! il m'a fâché.

C I R C É.

Il y paroît un peu, un peu... Mais que voulez-vous ? Ces gens ont leur façon de penser, & peut-être que si vous aviez goûté de leur état, elle ne vous paroîtroit plus si bizarre.

U L Y S S E.

Vous me permettez, je pense, de n'en rien croire ? Un Serpent, ah, Circé, un Serpent !

C I R C É.

Je n'en fais trop rien.

U L Y S S E.

Ce ne seroit pas du-moins d'après les impertinentes dépositions de ce dernier, que je me convertirois. Il est vrai qu'ayant été Médecin & toujours entouré de malades & de maladies, il n'est pas si étonnant qu'il se foucie peu de redevenir Homme. Il a vu la vie sous une face trop défavantageuse.

C I R C É.

Quelque agréable que vous supposiez la vie, il ne faut pas toujours avoir été Médecin pour la dédaigner. Un Médecin, il

est vrai, la voit sous un assez triste aspect, mais les autres ne sont gueres plus avantageux, & je trouve assez misérable le mot d'un de vos Sages, qui trouvoit que parmi les choses dont il avoit des graces à rendre aux Dieux, le bonheur d'être Homme & point un autre Animal, étoit un des principaux chefs.

U L Y S S E.

Je l'ai souvent vu bien différemment traité.

C I R C É.

Oh oui ! je fais qu'on lui tient à grand honneur de l'avoir dit : mais je ne lui envierai jamais son mot. Sur cet article, sauf le respect que je dois à la Philosophie, je m'en rapporterai bien plutôt aux Animaux que vous venez d'entretenir, qu'à ce prétendu Sage. C'est à eux autant & plus qu'à personne du monde, d'en connoître & d'en juger. Ils ont goûté de l'un & de l'autre état ; ce n'est apparemment qu'après avoir comparé, qu'ils se sont décidés ; & l'obstination que vous leur reprochez, n'est pas autrement à l'avantage de l'Humanité.

U L Y S S E.

Que parlez-vous de comparer, quel rapport voulez-vous qu'on trouve où il n'y en a point ? Y a-t-il rien de plus dissemblable que l'Homme & la Bête ? L'Homme est d'une nature parfaite en soi, & la nature de la Bête l'est assez peu. Je ne vois pas qu'il y ait-là rien à dire.

C I R C É.

J'en fais donc plus que vous , Ulyffe , car j'y vois même assez à dire : & il paroît que pour étendre davantage votre assertion , vous sacrifiez avec fort peu de scrupules cette multitude d'Animaux qui ont des sens plus parfaits que ceux de l'Homme , & qui en une infinité de choses qui en relevent , vous surpassent beaucoup.

U L Y S S E.

C'est-à-dire que dans certains Animaux tel sens a un degré supérieur de finesse à ce même sens dans l'Homme. C'est ainsi que le Chien a en partage l'odorat ; l'Oye, l'ouïe ; l'Araignée, la vue, &c. Mais de quoi leur fert à ces Animaux ce sens supérieur, si les autres organes n'approchent aucunement de cette perfection ? L'Homme a, non un sens particulier transcendant, mais tous les organes des sens également parfaits, & cette égalité est bien autre chose que d'avoir par excellence une vue plus fine, ou l'oreille plus déliée; elle est la base de la supériorité de l'Homme sur tout le reste des Animaux, parce qu'elle est le principe des connoissances qui l'élevent bien au-dessus d'eux. Mais je vous prie, belle Circé, faites-moi voir quelqu'autre Grec qui me puisse dédommager de ces trois entêtés.

C I R C É.

Volontiers. Justement voilà là-bas à l'om-

bre de ce chêne, un Lievre. Allez, parlez-lui; je lui donne la faculté de vous entendre.

U L Y S S E.

Oh Lievre! Pourquoi t'enfuir? Demeure, demeure, & m'écoute, je viens t'offrir le plus beau des présens.

LE LIEVRE.

Dieux! qu'est-ce donc que ceci, m'avez-vous rendu à mon premier état? Quoi! j'entens, je comprends la parole de l'Homme; m'auriez-vous encore livré à tant de malheurs que de me l'avoir fait redevenir!

U L Y S S E.

Quoi mon ami! c'est donc à ton avis une bien misérable chose, que d'entendre la voix d'un Homme?

LE LIEVRE.

Oui vraiment, si les Hommes n'ont point changé depuis ma métamorphose; car qu'entend-t-on parmi eux que plaintes, que gémissemens sur leur infortune, ou sur leurs malheurs?

U L Y S S E.

En comptant trouver mieux, j'ai rencontré pis encore, à ce qu'il me semble. Le Serpent qui a été Médecin, n'a vu que des Malades: mais il faut que celui-ci n'ait vécu que parmi des Désespérés.

LE LIEVRE.

Aussi j'étois si las, si triste de les entendre continuellement se plaindre, que je m'en ferois

volontiers allé au fond d'un bois, vivre isolé & reclus. Oui en vérité, je l'aurois fait, j'aurois tout laissé; mais comment vivre-là tout seul & sans le secours de pas une ame? L'Homme n'est pas fait pour cette solitude; il est né pour vivre en société. Il ne peut se suffire à lui-même. Les besoins sont de puissantes chaînes qui attachent nécessairement les Hommes les uns aux autres. Il faut qu'ils se joignent, s'unissent, s'entr'aident; & ils ne peuvent être ensemble, que l'on ne voie éclore parmi eux les querelles, les dissensions, les trahisons, les haines, le meurtre, le vol & l'assassinat. Ils pourroient, ils devroient se regarder tous comme autant de membres d'un même corps, comme autant de freres, mais je ne fais quelle fatalité les porte à se traiter en ennemis; & dès-là la douleur & la tristesse sont parmi eux comme dans leur élément. Elles remplissent leurs jours d'amertume, & font de la vie de l'Homme un tems d'angoisses & de deuil.

U L Y S S E.

Je te prie, mon ami, qu'as-tu fait durant que tu as été Homme; quel étoit ton métier?

L E L I E V R E.

Par ma foi, j'en changeai tant, que je serois bien embarrassé de te le dire: mais qu'est-ce donc que cela t'importe, que tu me le demandes?

U L Y S-

U L Y S S E.

Beaucoup. L'amour de la Patrie est profondément gravé dans tous les cœurs. Il m'a porté à demander à Circé qu'elle voulût en ma faveur, rendre à mes Compatriotes leur première forme; & comme elle m'a dit que tu étois Grec, je veux te faire ce plaisir.

L E L I E V R E.

Et moi je ne veux point le recevoir.

U L Y S S E.

Mais il n'est pas possible que tu n'aimes mieux être Homme, qu'Animal, Brute comme tu es?

L E L I E V R E.

Non! & pourquoi cela, s'il vous plaît?

U L Y S S E.

Quoi! tu préférerois de passer ainsi le reste de tes jours, plutôt que de revenir avec moi dans ton Pays?

L E L I E V R E.

Oui, oui. J'aime mieux ma condition de Lievre, de Brute si tu le veux. Elle me contente. J'y suis satisfait. Je ne desire rien au-delà. Jamais tout le tems que j'ai été Homme, je n'en ai pu tant dire, & si pourtant ai-je parcouru de bien des fortes d'états.

U L Y S S E.

C'est qu'apparemment tu avois un goût difficile & peu accommodant.

D

LE LIEVRE.

Comme tout le monde. Car quel Homme est parfaitement content de son sort? Je m'en vais parier que, si tu veux parler sincèrement, tu n'en trouvas jamais. Après tout qu'a donc l'Homme qui le puisse tant contenter? Car enfin il faut qu'il choisisse, & qu'il commande aux autres, qu'il les gouverne, ou qu'il en soit gouverné.

ULYSSE.

Hé bien, ne trouve-t-il point dans l'un & dans l'autre de ces états de quoi s'y plaire?

LE LIEVRE.

Point. Au contraire l'un & l'autre sont toujours pour lui une source intarissable de dégoûts. S'il jouit d'un poste qui lui donne le droit dangereux de commander, il n'est plus à lui, il se doit tout entier au bonheur des autres, & il n'est pas facile de le faire. Comment maintenir l'ordre parmi des Etres si naturellement portés au désordre? Il faut donc qu'il épouvante toujours par les supplices; mais hélas! pour un cœur bien fait, il est presque égal de les commander & de les souffrir. Et si jamais il est assez malheureux pour se trouver les mains chargées des rênes d'un Empire, quels soucis attendent tous les jours à sa tranquillité! Il a beau se livrer aux plaisirs qui l'environnent, ils ne font que diversifier son ennui. La douce & tranquille volupté fait loin de lui, parce

qu'elle fuit la pompe & les grandeurs. Non, ce n'est point dans le cœur des Rois qu'habitent ce calme ni cette paix de l'ame qui font les heureux ; il est bien plutôt livré aux soupçons, à la vengeance, à la crainte.

U L Y S S E.

Tu comptes donc pour rien le plaisir que se peut donner un Souverain, de voir ses Peuples heureux se réjouir au sein de l'abondance, d'être né sous son Empire ?

L E L I E V R E.

Mais par malheur pour l'Homme, qu'ils sont rares les Princes sensibles à cette joie ! Et qu'heureux est le Peuple gouverné par un Maître assez éclairé, assez juste pour sentir que s'il est par le hazard de sa naissance ou le caprice du choix, tant élevé au-dessus de ses semblables ; que s'il regne, c'est uniquement, non pour se jouer de l'Humanité, mais pour faire le bonheur des Hommes qu'il commande !

U L Y S S E.

Tu as raison, mon ami. Je passe condamnation sur le malheur d'être Roi. C'en est un grand, bien sûrement, de forcer les Hommes à être heureux. Mais c'est un malheur rare que celui-là. Il y a peu d'Hommes faits pour régner : parlons donc plutôt d'un Homme privé. Celui-là du moins renfermé dans son domestique, y jouit d'un repos, d'un contentement.

D 2

ment inconnus au Souverain. Il est heureux, ou le peut être.

LE LIEVRE.

Pas plus que l'autre. Cet Homme, s'il est riche, porte le poids de tous les chagrins qu'enfante l'opulence. Un riche craint la Guerre, craint la Paix, craint les Voleurs, le Feu, craint tout. Il est défiant, dur, dédaigneux jusqu'à l'outrage, hautain, avare, ambitieux. Livré sans cesse aux soupçons, dévoré par tant de soucis, est-il fait pour goûter les charmes des vertus sociales? Peut-il être bon Mari, bon Pere, bon Ami, bon Citoyen; & s'il ne l'est point, quelle est cette félicité, où est le contentement dont il jouit? S'il est pauvre cet Homme privé; si, né dans une condition basse & servile, la faim, & le mépris plus triste, plus accablant encore que la faim, lui font sentir toute l'horreur de l'indigence, où prends-tu qu'il puisse être un instant dans la joie? Ah ne m'en parle pas, c'est l'opprobre de l'Humanité, c'est l'opprobre de la Nature qu'un Homme manquant d'un nécessaire qui ne manque jamais à pas un de nous.

ULYSSE.

De la maniere dont tu y vas, il me paroît que tu n'aimes gueres la pauvreté. Tu aurois donc bien ri du procédé de ceux d'entre nos Sages qui s'y jetterent à plaisir, & qui pour philosopher plus à leur aise, se défirent de leurs

biens & se réduifirent presque à l'état que tu viens d'accommoder si bien.

LE LIEVRE.

C'étoient de grands fots que ces Sages-là. Chaînes pour chaînes, autant vaut se garoter de celles de la richesse, que des liens de la dépendance; car qu'y a-t-il de plus éternellement dépendant, qu'un Homme que le moindre besoin met à la merci de la générosité d'un Riche? D'ailleurs je ne comprends pas bien qu'un esprit sans cesse tourné sur les moyens de prévenir la disette, puisse en devenir plus propre à la méditation, à l'étude.

ULYSSE.

Rien n'est plus vrai pourtant, & ces Philosophes en sont la meilleure preuve.

LE LIEVRE.

C'est donc qu'un esprit de singularité & d'ostentation les soutenoit contre le ridicule de l'indigence. De cette maniere je conçois qu'ils aient pu faire choix d'une condition que d'ordinaire on a tant de soin d'éviter. Il ne leur falloit pas moins non plus que cette dose philosophique d'amour-propre, pour les décider ainsi tout résolument à vivre d'emprunt; car plus on a d'esprit & de connoissances, plus est affreuse l'idée de la pauvreté. On n'en sent que plus vivement les torts de la Nature, & ce sentiment ajoute à la misere: l'envie qui rongele cœur du Pauvre en devient plus amere. Pour

qui n'a rien, tout est sujet de desirs; & quel tourment d'être emporté sans cesse par des desirs qu'on est dans l'impuissance de satisfaire! C'est presque pis encore que d'être bien riche & dans les dégoûts de la satiété. Enfin tu louerai tant qu'il te plaira la pauvreté & tes Pauvres volontaires: je ne me déterminerai jamais à donner des éloges à l'indigence, encore moins à l'aimer. Je la regarde comme le plus terrible fléau qui vous puisse affliger.

U L Y S S E.

— Tout le monde ne pense pas de même.

— L E L I E V R E.

Mais il y en a bien de mon avis; car il y en a beaucoup parmi vous qui, plutôt que de la supporter, aiment mieux se condamner à passer leur vie dans un mercenaire esclavage, & dans la servitude. Et c'est, par exemple, une turpitude réservée à votre espèce, que parmi les Hommes il s'en trouve d'assez vils pour servir, & d'assez insensés pour souffrir que leur semblable les serve dans les choses les plus humiliantes. Nous sommes donc bien plus parfaits nous qui pouvons, chacun dans notre espèce, nous passer des soins serviles de nos pareils.

U L Y S S E.

Tu trouverois donc bien étrange, si je te disois que le besoin n'est pas toujours ce qui porte les Hommes à se louer à d'autres Hom-

mes. Et si je te parlois des Gens riches qui le font, que dirois-tu?

L E L I E V R E.

Que ceux-là sont encore plus malheureux & plus pauvres. Plus pauvres de bon-sens & de noblesse dans l'ame: plus malheureux, puisqu'ils fervent les passions d'un Maître, & se font le jouët de ses caprices pour se repaître d'une vaine fumée d'honneur & de gloire.

U L Y S S E.

Reprenons l'Homme privé dont nous parlons. Tu ne veux pas qu'il puisse être heureux ni dans l'excès de l'abondance, ni dans l'extrême disette; mais du moins dans les bornes d'une juste médiocrité, tu accorderas apparemment qu'il puisse être content?

L E L I E V R E.

En quoi donc consiste cet état de médiocrité? Sans doute il comporteroit bien mieux un heureux contentement. Mais quel est l'Homme assez satisfait de sa destinée, pour ne se plus tourmenter par d'inutiles desirs? Je n'en trouvai jamais. J'ai toujours vu les regrets & l'espérance se partager les jours de l'Homme. Je l'ai toujours vu passer les jours de sa vie se plaignant d'un tems qui n'étoit plus, ou se consumant de desirs pour celui qu'il attendoit. Assez peu flatté des biens qu'il possède, son envie porte sur d'autres qu'il ne peut avoir. L'instant qu'il pourroit remplir par jouir, il l'emploie

à former, pour l'avenir, des projets illusoires qui perpétuent son erreur. Toujours il voit le bonheur placé, où ses efforts ne le peuvent porter: & promené sans cesse de l'inquiétude aux regrets, & des regrets aux chimeres d'un vain espoir, il arrive au moment qui l'anéantit, sans avoir joui de rien que de son agitation & de ses remords. Ainsi tu vois bien qu'en quelque état qu'il soit, l'Homme n'y peut trouver de véritable bonheur.

Reprenez l'U L Y S S E .

Que n'est-il plus modéré? Que ne renferme-t-il tous ses desirs dans les biens qu'il possède? C'est sa faute.

LE L I E V R E .

C'est bien celle de la Nature qui lui a donné cet esprit d'inquiétudes & de mécontentement: s'il n'avoit point cette dangereuse puissance de tout embrasser dans sa convoitise; si, comme notre instinct, sa raison ne lui faisoit porter ses vues que sur des choses qu'il fût à portée d'obtenir; l'Homme alors sans desirs excessifs, sans volontés ambitieuses, goûteroit des biens que la Nature nous a départis. Il est un âge, c'est celui de l'enfance, où, libres encore du joug superbe de cette triste Raison, vous pourriez, comme nous, jouir des douceurs d'une vie tranquille & heureuse; vous êtes alors sans préjugés, sans noirs soucis, sans ennuis: mais comme si l'on craignoit que vous

ne jouissiez trop long-tems de cet état fortuné, on emploie pour vous tyranniser une raison étrangere. Un Maître vous est donné, qui se charge de faire éclore la vôtre. Il vous enseigne. Il vous apprend ce que, pour prolonger votre bonheur, il faudroit que vous ne fussiez jamais. Il suffiroit sans doute d'être heureux : on vous veut savant, éclairé au moins, sur des Dieux, un avenir effrayant & d'autres objets tous semblables, plus faits pour la peine que pour le bonheur des Hommes, & dont nous sommes, nous autres, bienheureux de ne nous point du tout inquiéter. C'est ainsi que par les leçons, les petits chagrins, la crainte, &c. on parvient à remplir d'amertume cet âge fortuné où l'Homme, comme les autres Animaux, ne vit que pour les plaisirs. Je ne te parle si vivement de cela, que parce que je me souviens encore avec peine de tous les petits tourmens que me fit endurer un maudit Précepteur, chargé par mon Pere du soin de m'élever. J'étois d'une famille riche & considérée. Il ne manqua rien à mon enfance que la tranquillité qu'il eût fallu pour en jouir : il fallut bien que je reçusse ce qu'on appelle la bonne éducation, c'est-à-dire, qu'il fallût que je fisse mes apprentissages de souffrances. Avouez donc que l'Homme est un Animal, dirai-je bien sot, ou bien malheureux. Il est vrai-

pourtant que le tems de mon bonheur n'eût pas été long.

U L Y S S E.

Il t'arriva donc de bonne heure quelque grande disgrâce.

L E L I E V R E.

Celle de perdre mon Pere. Il mourut qu'à peine je sortois de dessous la férule, & sa mort fut marquée par la mesintelligence de sa famille. L'intérêt nous brouilla, & il n'est pas étonnant; ce qui l'est davantage, c'est qu'après pour m'enrichir, mes Freres consentirent à grossir mon patrimoine de presque toutes les parts du leur. Je n'en eus point plus de contentement. Les soins s'accrurent d'autant. J'eus un bien trop considérable, & dont l'administration me fatigua si furieusement, que je m'en dégoutai. Tout un jour avec des Laboureurs, avec des Fermiers, avec des Marchands; rien n'est si triste. Outre la défiance continuelle que leur mauvaise foi inspire toujours & justifie assez, ces Gens-là vous affomment de leurs plaintes. L'un se recrie de l'excessive cherté du fermage; l'autre se plaint des rigueurs d'une saison qui fait avorter ses espérances: le Marchand, des peines qu'il esluie pour débiter vos denrées, de la difficulté de se faire payer des Créanciers, & ainsi de cent autres miseres qui vous dégoutent de la peine d'être riche.

U L Y S S E.
Que veux-tu, mon ami? Il n'est personne qui n'ait quelque sujet de se plaindre. Vous autres même, qui vous dites si heureux, vous vous plaignez bien. Vous avez donc quelquefois des sujets aussi de mécontentement?

L E L I E V R E.
D'accord; mais que peuvent-ils être en comparaison de ceux que vous éprouvez? La seule propriété en est une bien grande source, toujours ouverte pour vous, toujours abondante, & au contraire toujours fermée pour nous; car nous n'avons rien, tu le fais bien, qui ne soit à nous tous. Parmi vous autres, chacun a sa part, son bien, son argent; de-là les querelles & les litiges, de-là les contestations; & qui le fait mieux que moi, qui ai essuyé de tout cela, puisque j'avois un assez gros bien? Aussi las de tant de tracasseries, j'essayai de m'en défaire. J'en remis les intérêts aux soins d'un Ami, pour m'abandonner sans réserve à un nouveau goût. C'étoit celui de la retraite. Je me fis agréger au College des Prêtres. Tu crois peut-être que j'en fus plus heureux?

U L Y S S E.
Au contraire. Ce n'est pas l'affaire de ces Gens-là de contribuer au bonheur des autres.

L E L I E V R E.
Tu as raison. J'espérois trouver à l'ombre des Autels un repos qui me fuyoit. Je comp-

tois trouver en ces Hommes qui se flattent de plus de familiarité avec les Dieux, des Hommes parfaits comme eux. J'appris à me détromper. Au lieu de la paix dont j'imaginai que j'allois jouir, j'entrai dans un séjour de divisions & d'ennui. Dans un séjour où l'orgueil, l'envie, la trahison, l'hypocrisie, la méchanceté tiennent tous les cœurs asservis. Je n'y vis que des ignorans livrés aux plus absurdes mommeries; des paresseux engraisés du débris des offrandes; de cruels fanatiques enfin toujours prêts à lever le glaive vengeur de la Religion sur des têtes où leurs sentimens n'ont pu germer. Tu sens bien que je me sauvai bientôt d'un repaire si affreux... Je rentrai dans mes biens. J'allai à la campagne, où la chasse fut ma principale occupation.

U L Y S S E.

Mais il auroit encore mieux vullu que tu eusses exercé tes talens assassins contre les Ennemis de ta Patrie, que contre d'innocens Animaux.

L E L I E V R E.

Oh non pas pour mon plaisir. Le métier de la guerre ne m'a jamais paru propre à le faire. Je ne m'avisai jamais de chercher le calme ni le repos dans le tumulte des Armes: d'ailleurs il m'a toujours paru que c'étoit une assez sotte chose de mettre sa vie à prix d'ar-

gent, de courir toujours le danger de la perdre; & pourquoi encore? Pour soutenir souvent les injustes prétentions d'un Souverain ambitieux, ou servir les caprices d'un étourdi. Je crus la Cour plus propre à remplir mes desirs, j'y allai représenter: mais c'est bien pis que la guerre. Ce n'est pas, si tu veux, la licence ni le tumulte d'un camp; c'est la basse adulation, c'est la plus basse envie: ce sont de petites haines, de sourdes menées, de noires calomnies. J'y vis un Peuple Caméléon, ne pensant jamais d'après lui; qui n'a point de volonté; point d'idées à lui, que celles de tout sacrifier à sa fortune: vendu à l'iniquité, à la trahison; vendu à tout ce qui peut l'avancer, & toujours irrécyclable avec la paix du cœur. Je vis un Pays où l'on méconnoît les droits de l'Humanité, où l'on ne respecte ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié; de ceux de la Nature, je n'en parle point. Le Prince est la Divinité qu'on y révere. C'est une Idole qu'on y encense de louanges, de mensonges & de flatteries. Un seul de ses regards y dispense la joie ou la tristesse, suivant qu'il est disgracieux ou flatteur. Désespéré de m'être engagé dans une si triste servitude, un jour je quittai tout. Je promenai quelque tems mon ennui, & pris enfin la résolution de voyager. Je m'embarquai. Je n'avois garde de penser que c'étoit m'acheminer au bonheur.

Un heureux coup de vent jetta le vaisseau sur cette Ile. Nous échouâmes ; mais quel heureux naufrage ! Circé nous vit. Je rends grâces à sa colere qui me changea comme tu vois. Elle m'a fait présent, par cette métamorphose, de ce que j'avois tant & si inutilement cherché. Je jouis d'un bonheur qui ne m'étoit pas même connu.

U L Y S S E .

Il paroît que tu n'es pas difficile. Tu as peint furieusement en laid tous les états par où tu as passé. N'y a-t-il point de méchanceté d'avoir glissé sur les plaisirs que tu y as rencontré, ou dont du moins tu pouvois jouir ?

L E L I E V R E .

C'est qu'ils m'en ont peu offert : c'est qu'ils en offrent toujours bien peu : c'est qu'il n'y a point d'état où, tout bien compté, l'Homme ne goûte infiniment moins de douceurs, qu'il n'essuie de peines. Ce n'est pas le Plaisir connu des Hommes, c'est la Douleur revêtue de ses livrées qui les trompe.

U L Y S S E .

Que vouloit-il dire ?

L E L I E V R E .

Que sans cesse dupes de l'apparence, les Hommes dans la recherche du plaisir, sont continuellement trompés. Que souvent ils le croient où il ne fut jamais : que souvent ce n'est qu'à l'amertume de la douleur qui en avoit em-

prunté le charme, que se dissipe leur illusion. Il a caché ces excellentes vérités sous le voile d'une allégorie qu'il faut que je te raconte. Il dit, que lorsque la boîte de Pandore fut apportée aux Hommes, le Plaisir en sortit avec une infinité de maux qu'il quitta bientôt. Délivré d'une si mauvaise compagnie, il se mit à courir le monde. Il fut bien venu par-tout; par-tout fêté, caressé. Ses douceurs, ses propos affectueux, sa bonne mine d'ailleurs, & ses afféteries, lui gagnoient tous les cœurs. Il se fit aimer, & le fit au point que les Dieux en furent jaloux. Personne avec lui ne se soucioit plus gueres de Jupiter; il avoit beau promettre, le Plaisir valoit mieux que des promesses; on l'avoit, on en jouissoit: le reste étoit compté pour rien. Le Plaisir étoit l'objet de tous les vœux. On ne desiroit que lui, on ne vouloit que lui: un tel enchanteur ne valoit rien sur Terre. Les Hommes n'y font point pour narguer les Dieux. Les intérêts du Ciel ne s'en accommodoient pas. On songea à le rappeler. On manda les Muses, elles eurent ordre de tout employer pour déterminer le Plaisir à quitter la Terre, & à revenir au Ciel, séjour plus digne de lui. Elles flatterent & réussirent. Il consentit à les suivre; il se hâta de se dépouiller de l'habit dont il s'étoit couvert pour vivre parmi les Hommes. Il étoit assez parlé de sa beauté pour reparoître au séjour

des Dieux. Il le laissa comme inutile, mais il ne le parut point à la Douleur. Depuis long-tems maltraitée & mécontente du peu d'accueil que les Hommes lui avoient fait, elle promenoit tristement son ennui. Le cœur gros de soupirs & de chagrins, elle arrive un jour dans l'endroit où les Muses avoient deshabilité le Plaisir : elle tourne par-tout ses yeux tristes, & au travers des larmes qui les noient, elle aperçoit Phabit, le prend, le reconnoît, & se console. Heureux, dit-elle, heureux hazard qui m'amenes en ces lieux, tu vas me venger des mépris qui m'affligent. Elle dit, & se recouvre aussi-tôt des vêtemens qu'elle a trouvés. Un calme inconnu à ses sens, la rassure. Elle s'enhardit; elle osa depuis, fiere de son travestissement, reparoître aux yeux qui l'avoient dédaignée. Les siens, toujours auparavant ouverts aux larmes, affecterent une sérénité qui leur étoit étrangere. Elle imita le Plaisir, en prit les airs, le maintien, & en cet équipage se remontra aux Hommes. Elle les trompa. Ils l'accueillirent, ils la prirent pour celui qui les avoit tant flattés, & elle profita de leur erreur pour se venger de leurs dédains. Tu vois trop aisément fortir de cette fiction les moralités que le Poëte y a voulu cacher, pour que je m'amuse à te les détailler.

U L Y S S E.

Sans doute : je vois bien qu'il prétend que

dans ce qui amuse le plus l'Homme, il y a toujours un fond de peines qu'il y rencontre tôt ou tard.

L E L I E V R E.

Et tu trouves étrange que je ne veuille pas quitter l'état où je suis, où je goûte de grands & de sensibles Plaisirs, des Plaisirs sûrs, pour prendre celui-là, où l'on ne jouit que de l'ombre du Plaisir? Vas, vas, tu n'es pas raisonnable. Tu peux porter ailleurs tes offres & ton prétendu bonheur; pour moi je n'en veux point du tout. Tiens, j'aime mieux m'en aller là-bas me repaître de cette herbe, que de t'en entendre parler davantage.

U L Y S S E.

Mais, mon ami, je t'en prie, fais bien attention à ce que tu refuses; fais attention à ce que tu es; un assez vil Animal, d'une constitution si délicate, qu'un rien te peut ôter la vie; d'une timidité étonnante, d'une connoissance si bornée, si étroite, qu'à peine fais-tu quel est le sexe qui te distingue.

L E L I E V R E.

Je le sens bien du moins. Tu as beau faire; tes reproches ne changeront point ma résolution: épargnes-les à la faim qui me presse. Timide, ignorant, délicat tant qu'il te plaira, j'aime mieux être tout cela & Lievre, que de recommencer ma vie passée. Grands Dieux, si vous existez, si vous pou-

vez exaucer mes vœux , accordez à ma priere de me conserver long-tems dans cette heureuse position !

U L Y S S E .

Vas , tu es bien digne de l'obtenir .



DIALOGUE IV.

ULYSSE, CIRCÉ, UN
BOUC.

U L Y S S E.

LEs Hommes, Circé, ne se ressemblent pas tous ; c'est une vérité dont jusqu'à cette heure je n'avois pas bien connu toute l'étendue : ce n'est que depuis que j'ai parlé à ce Lievre, que je quitte, ou pour mieux dire, au Grec que vous avez ainsi changé, que je suis persuadé qu'il n'y a rien souvent qui ressemble si peu à un Homme, qu'un Homme.

C I R C É.

Bon ! celui-là donc consent de redevenir Homme ?

U L Y S S E.

Oh il s'en faut ! Ce n'étoit rien que les autres auprès de lui. C'est un Démon d'opiniâtreté. Avec l'éloignement que je lui ai trouvé pour mes offres, je ne fais comme il a pu encore ne me pas quitter plutôt.

C I R C É.

Eh bien, mon cher, tu vois donc enfin com-

bien tu étois dupe de ta compassion; tu plaingnois ces Gens, tu te plaingnois de moi; je les avois maltraités! Je les avois dégradés! Et tu vois pourtant qu'ils seroient bien fâchés que je ne l'eusse point fait.

U L Y S S E.

Oui, j'ai plaint leur sort, je le plains encore: je n'ai rien vu parmi toutes les impertinences que je viens d'essuyer de cet imbécille, qui pût changer ma façon de penser. Je n'ai vu en lui qu'une ame basse & timide; une ame trop peu forte pour résister même au moindre choc d'infortune; un Homme toujours trop mécontent de lui, pour ne l'être pas toujours aussi des autres; & bien fait pour la servitude honteuse où vous l'avez réduit, puisqu'il est trop peu capable de sentir tous les avantages de la condition noble de l'Homme. Peut-on, Circé, peut-on s'aveugler assez pour ne pas préférer la puissance qu'a l'Homme de commander, à l'esclavage? Car c'est ainsi que je crois devoir appeller l'état des Bêtes. Elles sont dépendantes, elles sont esclaves d'un instinct aveugle....

C I R C É.

C'est-à-dire de la Nature qui leur a donné cet instinct que vous appelez aveugle, mais qui est bien plus assuré que votre raison qui vous maîtrise, & dont à la rigueur vous n'êtes pas plus libre d'éluder les impulsions. Il est

borné cet instinct ; il ne porte que sur le cercle assez étroit des besoins nécessaires à la conservation de la Bête & à la propagation de son espèce ; & de bornes , votre raison n'en connoît point : aussi n'en met-elle point à votre malheur.

U L Y S S E.

Et vous aussi, Circé ?

C I R C É.

Quoi donc, mon cher ?

U L Y S S E.

Vous prenez les armes contre moi, vous êtes du parti des Bêtes, vous croyez leur condition meilleure que la nôtre ! Je suis surpris qu'avec ces sentimens vous ayez pu résister à la métamorphose.

C I R C É.

Je ne pense donc pas tout à fait fatal, puisque je ne l'ai point fait. Je doute même si vous rencontrerez beaucoup de vos Compatriotes qui me ressemblent. Voulez-vous poursuivre votre entreprise, en voulez-vous voir quelques autres encore ?

U L Y S S E.

Il le faut bien pour mon honneur, il seroit honteux d'avoir échoué dans une semblable affaire.

C I R C É.

Allez donc, allez vite à la rencontre de ce

Bouc que vous voyez qui vient là-bas. Si je vois bien, c'est un de vos Grecs.

U L Y S S E .

Vous voulez donc bien, belle Circé, que je vous laisse. Voyons, le voilà qui s'arrête, il broute-là fort tranquillement. Eh bien, mon pauvre Bouc, qu'est-ce? on dit que tu es Grec.

L E B O U C .

On dit bien. Je l'étois quand j'étois Homme; on m'appelloit Cléomene de Corinthe; mais actuellement, grâce à Circé, je ne le suis plus, ni n'ai plus d'envie de l'être.

U L Y S S E .

Tu serois honteux de ta Patrie?

L E B O U C .

Oh non, il n'y a pas à en rougir.

U L Y S S E .

Qu'est ce donc que tu veux dire?

L E B O U C .

Je veux dire que je suis bien aise de n'être plus Homere, & que je me trouve si bien ici de la maniere dont j'y suis, que je serois bien triste s'il me le falloit redevenir.

U L Y S S E .

Bon! je t'en venois justement faire l'offre. Je te venois parler de la Grece, & des moyens d'y retourner. J'aurois cru t'obliger.

L E B O U C .

Je t'en remercie. J'en fais bon gré à ton cœur, mais la Grece ne me touche plus; elle

ne m'est plus rien depuis l'heureux changement que j'ai éprouvé. Je n'y pense actuellement pas plus qu'à ce que j'ai autrefois été.

U L Y S S E.

Tu as donc bien de bonnes raisons de me refuser. Il n'est pas possible que tu aies oublié tout ce qu'est l'Homme ; c'est de rentrer, songes-y bien, dans les droits du plus bel ouvrage de la Nature que tu méprises ; c'est de reprendre la forme du plus noble des Etrés.

L E B O U C.

Tout ce que tu voudras.

U L Y S S E.

C'est le plus heureux, le plus...

L E B O U C.

Le plus heureux ! & tu parles de l'Homme ! Il n'est pas possible que tu aies toi-même oublié ce qu'est l'Homme, ce qu'il souffre, ce qu'il éprouve continuellement de traverses & de malheurs. L'Homme heureux ! ah tu n'y penses pas, ou tu veux me tromper. Peut-on l'être, & raisonnable à la fois ? Ce n'est point pour vous que le plaisir est descendu sur la Terre. C'est nous qui en jouissons. Vous avez une raison qui n'est point satisfaite des maux qu'elle vous prépare durant votre vie, elle en a imaginé de plus affligeans encore dans une autre vie, dont elle effraie votre esprit.

Comme nous n'inventons rien, nous n'avons pas eu le malheureux secret d'empoisonner d'une funeste crainte pour un avenir imaginaire, l'instant dont nous jouissons. Nous goûtons d'un plaisir pur, où vous êtes dévorés de chagrins & de peines. Aussi combien de fois ai je vu parmi vous faire le souhait d'être plutôt quelque Animal que ce pût être, pourvu que ce ne fût pas un Homme. C'est une si triste chose de l'être!

U L Y S S E .

Et ces chagrins, ces peines tu les trouves,

L E B O U C .

Répendus sur tous les instans de votre vie. Où je les trouve? Oh je n'aurois pas sitôt fait, si je les voulois marquer par-tout où vous les sentez. Vos desirs sont vos tourmens; & quand ils sont satisfaits, ce sont d'autres sentimens qui vous viennent affliger. C'est la crainte, le soupçon: ce sont des loix qui vous gênent, c'est un Prince qui n'en a point d'autres que sa volonté.

U L Y S S E .

Tu penses à bien des choses.

L E B O U C .

Je ne rappelle pourtant point tout ce que vous souffrez. Je n'ai pas autrement le tems de discourir. Je viens de manger, je sens que le sommeil me presse, & je ne tarderai pas à
m'y

n'y livrer. La plupart des maux vous viennent des biens que vous possédez, ou des biens qui vous manquent. Quand le *rien* & le *mien*, qui nés de la société des Hommes en ont troublé toute la douceur, n'auroient enfanté que cette honteuse & imbécille passion qui fait les Avars, ce seroit déjà une bonne raison de nous réjouir de ne point connoître la propriété exclusive qui les a admis. L'Avare me paroît un monstre contre lequel vos loix qui vous ont tant défendu de choses inutiles, auroient bien dû sévir. C'est un Homme ennemi de tous les Hommes, & qui n'est sensible qu'à la perte de son or. Il n'est ni Ami, ni Parent, ni Pere, ni Citoyen. Il ne voit dans la mort d'un Fils, que moins de raisons de dépenser; dans la perte d'un Proche, qu'une hérédité qui va grossir son bien; d'une Femme, que plus de liberté de suivre son triste penchant d'amasser. Les mains tendues pour le secourir, si des Gens dupes de la misere qu'il affecte, les offrent à ses besoins menteurs, ne sont pour lui que des mains ouvertes pour le voler. Les soins respectables de la douce & tendre amitié, les complaisances d'une Epouse, il ne les regarde que comme des ruses inventées pour l'appauvrir. Tout, hors son coffre fort, l'afflige & le tourmente. C'est le Dieu que son cœur adore. Il a beaucoup & n'a rien, il ne jouit de rien. Ce n'est pas le souverain bien

que d'avoir de l'argent, ce n'est qu'un moyen d'en approcher : & pour l'Avare, l'or qu'il possède, n'est qu'un moyen de s'en éloigner. Il est pauvre en possédant beaucoup ; il voudroit n'avoir point de besoins, & ne pouvant anéantir ceux qu'il tient de la Nature, il leur refuse, il les trompe le plus qu'il peut. Jamais content, jamais rassasié ; le desir de grossir son trésor, est un ver rongeur qui le consume. Incapable de s'attendrir sur le sort d'un Ami malheureux, il ne sentit jamais ce mouvement si flatteur, qui porte à le secourir dans ces instans de besoins, toujours si fâcheux. Son cœur n'est point fait pour tant de félicité.

U L Y S S E.

Si les Loix épargnent les Avars & les laissent tranquilles, assurément tu ne les épargnes pas, toi. Tu m'as bien l'air de ne les avoir gueres aimé durant que tu étois Homme.

L E B O U C.

Au contraire : & j'ai plus fait, j'en ai moi-même grossi le nombre ; il faut avoir soi-même été livré à cette cruelle passion pour favoriser tout ce qu'elle fait souffrir de peines & de chagrins. J'ai été avare à l'excès, aussi ai-je été bien malheureux. On croiroit, qu'au moins en contemplant son or, un Avare jouit d'un grand plaisir : je puis t'assurer que la crainte de le perdre & le desir de l'augmenter, s'y opposent puissamment. C'est comme la boîte

de Pandore, que ce coffre fort. Pour un seul plaisir, c'est mille maux qui en sortent.

U L Y S S E.

Si bien que tu n'accorderois pas qu'un Avaro puisse être jamais dans une position tant soit peu heureuse, quelque riche qu'il devienne.

L E B O U C.

Non en vérité. De quoi sert-il à un tel Homme d'être riche? De quoi sert-il aux autres qu'il le soit?

U L Y S S E.

Mais ce n'est pas peut-être la crainte d'être encore livré à ce triste goût d'amasser, qui t'empêche d'accepter l'offre que je te fais de reprendre ta première forme. Puisque tu connois si bien les écueils où il entraîne, tu serois le maître de les éviter.

L E B O U C.

Le maître? pas trop. Je redeviendrois riche, si je reprenois mon ancien état d'Homme, & je redeviendrois avare. Je fais bien ce que c'est que cela. J'aurois beau me dire qu'il est affreux, qu'il est malheureux d'être avare. Je ne le deviendrois pas moins, crois-moi. C'est la passion la plus aveugle & la plus déraisonnable que celle-là, j'ai presque dit la plus involontaire.

U L Y S S E.

Il y a pourtant assez peu d'Avares.

LE BOUC.

Au point de se tout refuser, & de la trempe de ceux dont j'ai parlé, oui il y en a assez peu : mais de cette demi-avarice qui rend très-libéral pour soi, & très-peu officieux pour les autres, crois-moi, mon Ami, il y a bien peu de gens qui n'en soient coupables. Pour nous, qui participons tous également aux bienfaits de la Nature, qui n'avons rien à nous qui ne soit également à tous les autres, grâces à notre heureux état, nous n'avons point le cœur ulcéré de cette honteuse maladie. Nous n'avons point à nous reprocher d'avoir jamais détourné les yeux de l'indigent qu'un peu des biens, que nous accumulons sans-cesse, auroit pu arracher à la douleur de se voir périr de besoin. Cela seul suffiroit bien sûrement pour m'empêcher de vouloir redevenir Homme ; mais quand je ferois moins rigoriste sur l'article de l'avarice que je reproche à l'Homme, j'ai d'autres griefs encore contre l'Humanité, qui me feroient toujours persister dans la volonté que j'ai de rester comme je suis.

ULYSSE.

De nouveaux griefs ! ah, ah ! & qu'est-ce donc ?

LE BOUC.

Oh rien, c'est que dans ma condition de Bouc, il me semble que je goûte plus parfaitement les plaisirs de l'amour. Je ne suis point

contraint à captiver mes goûts, rien ne me force à les réunir sur un seul objet. Tant que je le trouve bon, j'aime; je n'ai de loi à prendre que de mes desirs & de mes forces. S'il me déplaît, je porte ailleurs mon envie, & la satisfais sans qu'on y trouve à redire. Vous prenez une Femme, vous autres, & cette Femme acquiert dès-là la possession exclusive de votre personne. C'est un crime d'aimer ailleurs. Votre cœur est vendu; vos sentimens ne font plus à vous, vous ne les pouvez porter ailleurs sans devenir coupables. Vos desirs même deviennent criminels. N'est-ce pas là resserrer votre existence? Vous n'êtes plus que pour un objet, votre cœur méconnoît cette noble liberté dont le mien jouit. J'existe moi pour toutes les Chevres, & toutes, tant qu'elles font, peuvent servir à mes plaisirs. Vous devez tous vos soins, votre vie même à l'Epouse que vous vous êtes donnée; les Loix, l'infamie plus terrible encore, viennent flétrir votre nom, si vous êtes infidèle: le mécontentement du moins & les chagrins domestiques, si vous éludez leur puissance, vous en punissent toujours assez. La pudeur qui vous retient, la jalousie qui vous tyrannise, sont des sujets de peines que nous ne connoissons point. C'est à la raison que vous les devez. C'est à notre bonheur que nous devons de ne les point connoître.

U L Y S S E .

Tu as donc été marié ?

L E B O U C .

Hélas oui, mon Ami! aussi n'ai-je garde de retourner avec toi, je pourrois retrouver ma femme, elle peut vivre encore; & je me passe trop bien d'elle. Si j'ai été marié! Oui, oui, je l'ai été. Graces à ma métamorphose, j'ai quitté ma Furie; j'ai tout laissé: je suis actuellement la Nature: elle ne me donne point de penchans auxquels je ne puisse me livrer: vous en avez sans-cesse d'interdits par les Loix. Rien ne gêne mon amour. Si la Chevre que j'aime manque à mes desirs, j'en vais porter l'oubli dans les flancs d'une autre, & ma passion satisfaite ne trouve point dans le mécontentement de la premiere un sujet de remords. Toujours les mêmes plaisirs, la même jouissance, la même femme; ah! c'est une cruelle chose.

U L Y S S E .

Je ne vois pas cela, moi; si la Femme dont on a fait choix est aimable, si elle plaît.

L E B O U C .

Ah! mon Ami, est-ce qu'on est jamais maître du choix?

U L Y S S E .

Et qui donc l'est, je te prie?

L E B O U C .

Qui? Le hazard; l'intérêt; des raisons qu'on

appelle de convenance ; certain concours de circonstances ; un dépit : que fais-je ? cent autres choses. Et puis, qu'elle soit belle, sage, aimable, l'Épouse dont on est partagé, l'est-elle toujours ? L'est-elle long-tems ? Est-ce toujours le même enchantement ? Non, & tu le fais bien, si tu es marié. Elle passe bien vite cette fleur de nouveauté ; & à compter du lendemain de la jouissance, les plaisirs amoureux décroissent, & n'en sont bientôt plus. L'amour s'envole, les langueurs de l'uniformité prennent sa place. On n'a plus que des plaisirs de devoir, & le devoir est presque toujours triste. Pour avoir de l'amour, tous les Plaisirs qu'il procure pour les goûter, pour s'enivrer des douces voluptés, dont il m'abreuve, par exemple, il faut être Amant, il faut varier ses goûts, & vous ne le pouvez pas ; tentez-vous de produire de nouveaux desirs ; oh point, disent les Loix, vous les avez engagés, vous êtes lié. Mais je ne pouvois engager un sentiment dont je ne suis pas le maître ; n'importe, vous avez promis, & c'est pour vos jours. Ah Loix, qui l'ordonnez, que je suis heureux de n'être plus soumis à votre ridicule puissance ! Ah, raison qui fais les Loix, quel bonheur d'avoir éludé ton empire ! Mes sens me guident, & la Nature conduit mes sens. Elle me prépare d'heureux plaisirs. J'en jouis sans inquiétude, sans remords, sans dégoûts. Toujours Amant, jamais Mari ;

mon cœur ne connoît point les ennuis d'un amour usé. L'Homme n'est point si heureux, une Maîtresse est complaisante, elle a de la douceur, de la bonté; on compte sur des jours heureux; on l'épouse; on jouit; on se repent. Devenue Femme, elle devient dure, acariâtre, soupçonneuse, jalouse, tracassière. Il faudroit n'avoir que des Maîtresses, & jamais d'Epouses.

U L Y S S E .

Et les Enfans ?

L E B O U C .

Il y en auroit, je t'assure, davantage.

U L Y S S E .

A qui appartiendroient-ils ?

L E B O U C .

A la Mere, apparemment.

U L Y S S E .

Oui, mais le moyen de les rendre chacun à son Pere ?

L E B O U C .

Et où as-tu pris qu'il le faille connoître ?

Un Enfant auroit pour Pere toute la société, & son éducation n'en vaudroit pas moins pour cela. Ah! cette éducation, ce soin qu'il faut prendre d'un Enfant; les soucis qu'il donne; les peines qu'il se faut donner pour lui procurer ce qu'on appelle un état honnête; quand j'y pense, quelle source encore de chagrins pour vous autres! Quelle autre douleur, si ce Fils,

dont l'heureux naturel & sa complaisance pour vous l'ont fait répondre à vos soins, & l'en ont fait profiter; si ce Fils, ce cher Fils est, par la mort, enlevé à votre tendresse. Quelle amertume s'en répand sur vos jours! Combien un Pere qui laisse une nombreuse famille, a de regret à la mort qui l'enleve aux espérances de ses Fils, qu'il est terrible, cet instant, qu'il est affreux!

U L Y S S E.

Il est vrai qu'il en doit coûter à son cœur, d'abandonner des Enfans dont il est le soutien, des Enfans que ses soins auroient pu rendre heureux, & que sa perte va plonger dans la plus triste situation.

L E B O U C.

Nous ne connoissons point ces peines si affligeantes: nous ne voyons rien de si triste dans la mort qui nous sépare du reste des Animaux. Comme nous n'emportons point de regrets, nous n'en avons point de rompre les nœuds qui nous lient. Nous quittons sans peine une maniere d'être, pour prendre une nouvelle existence. Nous rentrons au sein de la Nature, sans en sentir plus de maux que quand nous en sortîmes. Nous n'avons point le malheur d'envisager dans la mort un instant terrible qui va décider d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Nous n'avons point appris, je pense te l'avoir déjà dit, à nous épouvanter.

par de chimériques & tristes idées. Nous mourons comme vous dormez. Ah que cette crainte de mourir m'a souvent tourmenté durant que j'ai été Homme! C'est une affreuse perspective que cette mort. Elle est souvent cachée sous un assez épais nuage, mais la réflexion le dissipe si aisément, que vous en êtes continuellement effrayé. Cette crainte empoisonne vos jours. Il faut avouer que votre raison est un bien triste présent. Pour moi je crois qu'elle ne vous a été donnée que pour vous tourmenter.

U L Y S S E.

Nous lui devons pourtant des avantages dont vous êtes privés. L'amitié, par exemple, dont elle est le principe, cette union, ce rapport de goût, de sentimens, de volontés; ce charme de la société est inconnu à vos cœurs. Il n'y a point d'Amis parmi vous.

L E B O U C.

Des Amis? Et en est-il beaucoup parmi vous autres, qui puissent nous faire regretter d'en manquer? Il ne faut pas que tu vantes tant l'Amitié, ni t'en faire une si noble idée. C'est le même besoin qui nous rassemble & qui vous unit. J'avoue pourtant qu'il est doux de rencontrer dans un Ami un Confident de vos peines, de vos chagrins; un Consolateur; une ame attendrie sur vos disgraces; un appui sûr contre l'indigence; un conseil dans vos incer-

ritudes ; un Homme enfin , avec qui vous pouvez partager , du moins , l'ennui d'exister : mais ne vaut-il pas mieux encore n'avoir point de chagrins , n'effuyer jamais de disgraces , ne manquer de rien , & n'être pas las de vivre ? Voilà comme je suis , voilà comme nous sommes tous , nous autres Animaux : & puis est-ce que l'amour est donc un si foible dédommagement ; l'Amour , l'ame de la Nature , ce feu qui vivifie tout , ne peut-il consoler nos cœurs de méconnoître l'amitié ?

U L Y S S E.

Le bel Amour ! où est la délicatesse...

L E B O U C.

Oh la délicatesse : vas , vas , la délicatesse est de jouir : le reste est superflu , tu peux t'en fier à moi , que la Nature a sur-tout fait pour connoître & goûter l'amour. Viens , Amour , sentiment vainqueur , source inépuisable des plus douces voluptés , viens , descends dans mon cœur , viens enchanter mes sens.... Ah , quelle douce yvresse , quels transports ! Mes desirs s'enflamment , ton feu me pénètre.... Acheve , Amour , acheve , remplis mon cœur de l'heureux trouble que tu m'inspires ; retiens mon existence , retiens la long-tems dans le charme du Plaisir. Ah ! mon Ami , tu vois mon bonheur , tu vois mon amour : sois-en jaloux. Tu vois comme la Nature me prépare au Plaisir. Il prend pour occuper mon cœur peu de formes différentes ,

mais il le remplit toujours. Tu m'as vu livré au foin flatteur d'assouvir ma faim : je vais sacrifier à l'amour, après quoi passant de ses charmes aux douceurs du sommeil, j'attendrai dans les ombres du repos qu'un nouveau jour vienne retracer l'heureux cercle que je parcours. Adieu.

U L Y S S E .

Ah mon pauvre Compatriote, tu t'aveugles furieusement ! mais le voilà déjà loin, il ne m'entend plus. Laissons-le aller, aussi bien je ne suis pas absolument fâché de ne l'avoir point persuadé. S'il avoit consenti à me suivre, il m'auroit chargé de le raccommo-der avec sa Femme, & ce n'est pas une légère affaire; j'aime autant qu'il reste ici. Je m'en vais à cette heure revoir Circé. Ce fera lui faire ma cour que de lui parler de ce Bouc, & de son obstination à rester ce qu'il est, car il me paroît qu'elle s'intéresse fort peu au succès de mon entreprise; il semble au contraire qu'elle seroit fâchée que je réussisse. Croiroit-elle donc aussi qu'il vaut mieux être Animal que raisonnable.... Ah, quel Animal vois-je là, c'est un Eléphant, oui c'est un Eléphant. Si c'étoit un de mes Grecs! voyons, si c'est un de ceux que Circé a punis, il me répondra; parlons-lui.

DIALOGUE V.

ULYSSE, UN ELÉPHANT.

U L Y S S E.

OH, Eléphant, serois-tu par hasard un des Hommes métamorphosés par Circé ?

L' E L É P H A N T.

Oui, j'ai été Homme avant que d'être ce que je suis. J'étois Grec.

U L Y S S E.

Tu étois Grec ? Ah, j'en suis ravi !

L' E L É P H A N T.

Je suis né à Athenes. Et toi, si j'en juge par ton langage, tu es Grec aussi.

U L Y S S E.

Oui, je suis Ulysse. Ce nom, sans doute, ne t'est pas inconnu ?

L' E L É P H A N T.

Très-connu. J'ai beaucoup ouï parler de toi, & de tes talens meurtriers auxquels, comme d'ordinaire, on n'a pas manqué de prostituer le nom de valeur, comme si c'étoit une vertu de consacrer son esprit & ses connoissances aux malheurs de l'humanité. J'ai plus d'une

fois été outré des éloges qu'on prodiguoit à tes artificieuses menées.

U L Y S S E.

Tu étois donc Philosophe ?

L'É L É P H A N T.

Tu en juges par mon éloignement pour l'injustice ? tu as bien rencontré, oui, j'ai été Philosophe. Mon nom étoit Aglapheme.

U L Y S S E.

Que je suis heureux de t'avoir vu ! les Dieux vont enfin exaucer mes vœux, & Circé ne jouira plus du plaisir malin de voir sans succès, les tentatives réitérées que j'ai déjà faites !

L'É L É P H A N T.

Que parles-tu des Dieux & de Circé ? Qu'ai-je à démêler avec eux dans l'heureux état où je suis ?

U L Y S S E.

Rien que d'en changer. Circé qui t'a réduit ainsi, m'a accordé de te pouvoir faire redevenir Homme, si tu veux y consentir.

L'É L É P H A N T.

Redevenir Homme ? Garde-toi bien de le faire. On ne pense aux Hommes que pour détester la vie qu'ils mènent, quand on a reçu le bonheur de passer de leur état à celui d'Éléphant.

U L Y S S E.

Est-ce bien toi, Aglapheme, est-ce bien toi qui parles ainsi ?

L'ÉLÉPHANT.

Qu'y a-t-il là qui t'étonne ? La Philosophie est la recherche du bonheur : je l'ai trouvée, pourquoi voudrais-tu que je changeasse ? Je jouis d'un contentement qui m'a toujours fui durant que j'ai été Homme. Je suis libre à cette heure des déplaisirs qui m'accabloient. Je n'ai commencé qu'à ma métamorphose, à goûter le plaisir d'être, & tu veux que je m'en prive ; tu veux que, pour te donner la satisfaction de me ramener en Grece, je reprenne les fers de l'humanité ? Ah, ne t'y attends pas, Ulysse. Je les ai rompus avec trop de satisfaction, pour que tu puisses te flatter de m'y captiver encore.

ULYSSE.

Je te l'avouerai. Je ne m'attendois pas, qu'ayant tant travaillé à cultiver ta raison, tu pusses la mépriser assez pour n'en vouloir plus jouir.

L'ÉLÉPHANT.

Ah, la raison ! Et c'est justement parce qu'elle m'est bien connue, que je me crois heureux d'en être privé. Sans elle, l'Homme vivroit comme nous ; il seroit heureux de n'être conduit que par le seul instinct dont nous sommes pourvus.

ULYSSE.

Mais je ne vois pas qu'il y perde beaucoup, il est conduit par un principe plus noble. C'est

une substance d'une nature toute différente ; c'est une ame bien autrement déliée qui préside à toutes ses actions. C'est un être qui ne tient rien de la matière.

L'ÉLÉPHANT.

Qu'en fais-tu ? Tu parles d'un principe plus noble : & où vas-tu mettre la noblesse ? Connois-tu bien ce principe que tu crois qui est d'une nature toute différente de celui qui nous anime. Des organes plus déliés, des sensations plus fortes, peut-être quelque différence dans la conformation intérieure ; que fais-je ? peut-être l'exercice du sentiment, c'est-là toute la différence qu'il faut mettre entre cette ame si noble de l'Homme, & ce principe si peu ressemblant, suivant toi, qui nous vivifie. C'est un bien imbécille orgueil qui a porté l'Homme à se croire doué d'une toute autre substance que celle qu'ont, pour s'éclairer sur leurs besoins, tous les autres Animaux. C'est, crois-moi, Ulysse, dans un même cercle que tous les Êtres animés sont renfermés ; les uns plus près, les autres plus loin du centre.

ULYSSE.

Comment donc entends-tu cela ? La mort ne feroit donc point la desunion de l'ame & du corps, la séparation de deux substances fort différentes ?

L'ÉLÉPHANT.

Eh non ; la mort n'est que la desunion, la

séparation spontanée des molécules qui, par leur assemblage organique, composent le corps. Ne vas pas m'arrêter par l'autorité de tels & tels autres qui ont enseigné le contraire. C'est une invention de Législateur, & une invention qui n'a pas tout le succès imaginable, que cette idée d'un corps matériel & d'une substance éthérée qui survit à la destruction du corps. L'Homme n'est pas un Animal qui soit trop porté au bien : il semble que par ses démarches il s'attache autant à s'éloigner du bonheur que par ses vœux, il paroît desirer d'en jouir. Pour l'en approcher, c'est la force des Loix qu'il faut employer : mais leur voix, foible pour la plupart, n'est pas un assez puissant motif pour les déterminer au bien qu'ont fait les Instituteurs des Sociétés ; ils ont imaginé une vie ultérieure, une vie qui commence à la mort ; ils ont dit que le principe de la pensée n'est pas dans l'Homme une substance qui périsse avec le corps ; qu'au contraire c'est un être spirituel, qui, à l'instant de la mort, abandonne le corps qu'il animoit pour aller, s'il l'a mérité par ses vertus, jouir dans d'imaginaires Champs Elisées parmi les plaisirs & la joie d'un bonheur éternel, où dans l'affreux séjour des Enfers souffrir des peines infinies, si ses crimes l'ont rendu coupable.

U L Y S S E.

Quoi, il n'est pas vrai qu'il y ait un lieu

destiné au tourment des Criminels? C'est une fable que le Royaume de Pluton, où Minos & Radamanthe jugent les Mortels après leur mort sur leurs bienfaits ou sur leurs crimes? Ah, tu n'y penses pas! & si cela étoit, il seroit donc permis de s'abandonner au mal? Il seroit donc libre à l'Homme d'être méchant?

L'ÉLÉPHANT.

Comme si les remords ne l'en punissoient déjà point assez; comme s'il étoit possible d'être tranquille, d'être un instant sans trouble, je dis plus, sans douleur, quand le cœur est souillé d'un crime. Vas, mon Ami, c'est une assez puissante barrière que cette crainte des remords; & pour qui la franchit les Dieux n'ont plus de carreaux vengeurs. C'est par l'amour-propre, qui au fond est le premier moteur de toutes les actions des Hommes; c'est par ce sentiment d'intérêt personnel qu'il faut prendre les Hommes. Le moyen de les rendre bons & vertueux, n'est pas de les menacer, en cas qu'ils méconnoissent la vertu, d'un avenir funeste: il faut frapper leurs grossiers organes d'un objet plus présent: il faut leur faire sentir, que toujours la tranquillité, le repos de l'âme, le charme du plaisir, est le prix de la vertu; qu'un méchant ne peut être heureux; & que le bonheur fait toujours du cœur que le crime occupe. J'ignore pourquoi les Législateurs ont si peu tenté ce moyen si sûr

& si facile, de prévenir les maux qui blessent les loix de l'équité: mais il me semble que plus qu'aucun autre moyen, le poids de l'indignation publique, la flétrissure du mépris, le glaive, s'il le faut, de la Justice, levé, prêt à frapper, seroient propres à retenir le bras de l'Assassin, à réprimer les violences d'un Concussionnaire, à prévenir les démarches de l'Adultere, à forcer la dureté de l'Avare, &c. Les horreurs d'un supplice ignominieux, la prison, l'exil, cent autres moyens semblables de punir le vice, épouvantent bien autrement un Homme, que les vaines terreurs de Jupiter tonnant, qu'ils ne voient que dans le lointain de l'avenir. Tu vois bien, mon Ami, que le Philosophe qui rit des chimériques frayeurs dont on épouvante les Hommes, & des frivoles espérances dont on les repaît pour le cours d'une autre vie, ne leur ouvre pourtant point la porte des crimes.

U L Y S S E.

Il faut avouer que ce sont d'étranges gens que ces Philosophes. Tous tendent à ravalier l'Espece Humaine; tous font leurs efforts pour mettre l'Homme à côté des Bêtes.

L'É L É P H A N T.

Ce ne seroit pas le pire de ses avantages Il seroit plus heureux si c'étoit-là sa place. Plus de perfection dans ses organes l'en éloignent un peu trop pour son bonheur. Pour être bien,

ou l'Homme ne devoit jamais quitter les li-
sieres de l'enfance, ou mourir dès qu'il en sort:
ainsi, du moins, le premier de ses malheurs
seroit le dernier.

U L Y S S E .

J'aurois cru tout le contraire. La raison
qui est l'appanage d'un âge plus avancé, est
une lumiere sure qui peut conduire l'Homme
au bonheur. Elle ne lui a été donnée que pour
sa félicité.

L'É L É P H A N T .

Dans ce cas elle va loin du but. J'ai autre-
fois pensé comme toi, Ulyssé; j'ai aussi cru
que plus l'Homme cultivoit sa raison, plus il
approchoit d'un état tranquille. Né sans pres-
que de biens, je fus dans mon enfance adop-
té par un Oncle qui en avoit beaucoup. Il
mourut, j'héritai de la moitié de ses richesses
& de toute ma liberté. Il m'avoit durant sa
vie, comme font tous les Oncles dont on at-
tend la succession, fort gêné, fort empêché.
Sa mort, qui par cela peut-être me fut moins
sensible, me délivra de cette oppression. J'é-
tois assez peu loin encore de cet âge où l'on
prend aisément les travers ou les heureuses
habitudes de ceux avec qui l'on vit. J'aurois
pu devenir Homme de bien, si j'eusse vu d'hon-
nêtes gens, je n'en vis que de débauchés. Je
devins débauché, je partageai, ou plutôt je
perdis mon tems entre des Femmes perdues &

le jeux le plus ruineux. Je fus long-tems la victime d'une sotte confiance. Je comptois sur plus de vrais plaisirs : je n'en trouvai que d'insipides & de dégoûtans ; je ne trouvai qu'ennuis & remords, où je m'étois flatté de trouver la volupté qu'enfante le Bonheur. Je perdis ma santé & presque tout mon bien. Je perdis mes amis ; je dirois mieux, que je vis alors que je n'en avois point eu. L'espece de calme que l'infortune fit succéder à la vie tumultueuse à laquelle jusques-là je m'étois livré, fit naître dans mon cœur de nouveaux sentimens. Je pris du goût pour les Lettres. Je les regardai comme le port où pour goûter des seuls vrais plaisirs, les seuls que puisse avouer la raison, j'aurois dû aborder d'abord. Je recherchai donc leurs plus heureux Cultivateurs, je recherchai vos Sages, je les connus & les fréquentai : je devins Philosophe comme eux.

U L Y S S E.

Et tu n'en fus, dis-tu, pas plus heureux ?
Il n'est pas possible.

L'É L É P H A N T.

Non, je n'en coulai point des jours plus fereins. Je pus disserter sur le bonheur & ne l'en goûtai point davantage. Les Philosophes pour la plupart se le surfont trop. Ils le croient placé plus haut qu'il ne l'est assurément. Ce n'est point en prenant l'essor, ni en planant au haut des airs que la raison le peut rencon-

trer ; c'est en s'abaissant davantage, en volant terre à terre, en se rapprochant plus de nous. Le plus excellent emploi que la Philosophie pourroit faire de la raison, seroit de traiter avec l'Homme comme s'il en manquoit, & ce seroit une bonne Philosophie que celle qui auroit la force de porter l'Homme à se réduire comme nous au seul instinct à se borner aux soins toujours assez peu soucieux de son existence actuelle, à ne vivre que pour l'instant senti, sans porter sur les incertitudes de l'avenir & les disgrâces du tems écoulé, un œil curieux & mécontent : mais il ne faut pas que le Philosophe se flatte d'atteindre jamais à ce degré de bonheur. Il n'est donné qu'à nous de le connoître. La Raison, toujours trop fiere, conserve au sein même de la sagesse une sensibilité qui fait le malheur de tout Homme qui pense. Plus il a par la réflexion exercé les organes qu'habite la pensée, plus il a rendu propres ceux des sens, à s'émouvoir à l'action des objets qui l'entourent ; & ce sont bien plus souvent les épines de la douleur, que les charmes du plaisir qui l'entourent. La Philosophie a beau lever une tête altiere, a beau prétendre maîtriser les esprits qu'elle éclaire ; les préjugés, les travers des Hommes au milieu de qui le Sage est contraint de vivre, leurs procédés injustes, leurs défauts, leur inconscience, leurs crimes, l'infortune

& tant d'autres choses, prennent toujours beaucoup sur lui, toujours assez pour le tourmenter. Il peut porter un front serein, mais souvent son cœur le dément; souvent l'esprit du Sage est comme une mer profonde, dont la surface unie offre à l'œil du Matelot une tranquillité qui cache les troubles excités dans les plus creux de ses abymes. Ah que souvent, durant ma vie passée, j'ai fait les honneurs d'une félicité que je ne goûtois gueres! Bien différent depuis ma métamorphose, je jouis de la vie la plus douce, la plus libre, la plus tranquille, la plus satisfaisante. Je vois tous les jours se lever pour moi clairs & serens. Je suis heureux. Je suis content. N'espere pas me faire changer. J'existe pour moi, & vous autres vous existez presque toujours hors de vous.

U L Y S S E.

Mais je ne puis revenir de mon étonnement! J'aurois tout donné pour soutenir qu'Heureux & Philosophe étoit tout une même chose. Je me trompois donc prodigieusement?

L'É L É P H A N T.

Prodigieusement. Oh! bien prodigieusement.

U L Y S S E.

Quoi! un Homme qui connoît les plus

secrets ressorts de la Nature, qui mesure les Cieux. . . .

L'ÉLÉPHANT.

Hé qu'ont de commun les Connoissances & le Bonheur? Qu'ont de commun l'Esprit & le Cœur, que d'être souvent dupes l'un de l'autre? C'est bien plutôt à la stupidité de l'ignorance, qu'au savoir du Philosophe, que s'allie ce repos si cher qui fait les heureux. Un Philosophe est un Homme, & plus Homme même que pas un autre; puisqu'il est plus raisonnable, il doit donc être plus malheureux. Pour connoître la marche de la Mort, le Médecin n'est pas moins en but à ses coups. On peut connoître tous les travers d'un Peuple, sans en être moins exposé à les essayer; & l'Homme qui rit des pratiques sacrées & folles dont on amuse le sot vulgaire, s'y doit pourtant soumettre. Ah qu'il s'en faut que les Connoissances apportent avec elles le Bonheur!

ULYSSE.

Ainsi donc, Aglapheme, tu préfères ta condition d'Éléphant à l'état de l'Homme que tu pourrais reprendre? Tu t'opiniâtres à rester dans la bassesse?

L'ÉLÉPHANT.

Apprends que rien n'est bas dans la Nature, que tout est au degré de hauteur qui lui convient, &, qu'à tout prendre je te vauds bien.

ULYS-

U L Y S S E.

Mais un Philosophe est le plus sincere ami de la vertu; & toi qui l'as été, le desir de la professer encore, devroit bien t'engager à accepter l'offre que je te fais.

L'É L É P H A N T.

La plupart de vos vertus sont des forfaits. Je ne suis que trop flatté de n'en pouvoir plus fouiller mon cœur. Nous n'en avons que d'avouées par la Nature. La faim, l'amour, le sommeil les renferment toutes. Votre raison vous a fait donner cet honorable nom à cent autres pratiques que je ne vous reprocherois point, si elles n'étoient que ridicules. Qu'une Mere, par exemple, pour en vendre davantage sa Fille, lui enseigne dès ses plus jeunes ans à flatter avec adresse, à aiguillonner la lubricité d'un Maître; elle ne lui apprend qu'à donner avec plus de sensualité à l'Homme qui l'a acquise, des plaisirs qu'elle auroit, avec moins de façon, donnée plus tard à un autre. Mais que pour vous venger d'un Homme qui a le malheur de ne point tout-à-fait penser comme vous pensez, vous fassiez pleuvoir sur lui tous les malheurs que vous pouvez répandre; mais que pour illustrer son nom, soutenir un caprice, réaliser un vain projet, un Conquérant prodigue sans regret le sang des Hommes dont le repos lui est confié; ah! je ne puis, Ulysse, je ne puis m'empêcher de

détester l'affreuse raison qui peut vous porter à de tels excès. Je me rappelle volontiers ce mot d'un de vos plus savans Philosophes, qui dit, que s'il étoit une Puissance supérieure qui pût connoître des différends des Rois & les juger, le plus souvent tout finiroit par les fouetter comme des enfans.

U L Y S S E.

Tu vas trop loin, Aglapheme; tu fais les Animaux vertueux; je t'avoue que jusqu'ici je ne pense pas que personne encore se soit chargé d'être de ton avis. Les Animaux vertueux!

L'É L É P H A N T.

Qu'entends-tu donc par vertus, que tu nous les refuses? Se faire le plus grand bien avec le moindre mal pour les autres, n'est-ce point être souverainement vertueux? N'est-ce point avoir des vertus que de ne nuire ni à soi, ni à ceux de son espece? Et voilà bien, je pense, ce que fait chacun de nous.

U L Y S S E.

Mais, mon Ami, pour être vertueux, il faut être libre: & l'êtes-vous, vous autres?

L'É L É P H A N T.

Il est vrai que l'Homme l'est beaucoup. Je le comparerois volontiers à un de ces Républicains, qui, toujours fiers de ce qu'ils appellent leur liberté, osent insulter à la dépendance du Sujet d'un Monarque, tandis que pour

un Maître qu'il a, ils obéissent à vingt Tyrans. Telle est la liberté dont vous vous vantez. L'Homme, par la perfection de ses organes, par l'excellence & la supériorité de son ame sur la nôtre, a un principe libre, mais dont la liberté n'est jamais en action. Il pourroit, je l'avoue, s'opposer par cette force active dont jouit son ame, à ce que tels & tels mouvemens s'excitassent dans son esprit; mais il en est empêché par un concours de circonstances si dominantes, si supérieures à cette puissance, qu'il est sans-cesse subjugué, sans-cesse & malgré lui entraîné, contraint, forcé. Si l'Homme se sent libre, que souvent il l'est d'une liberté qui n'a rien à choisir! Demande à Achille, si la colère qui le porta à tant d'excès, étoit une passion qu'il eût pu vaincre, un mouvement qu'il eût pu arrêter? Vous êtes si peu libres, si peu les maîtres de réprimer vos passions, que je n'en vais parler, qu'un Philosophe qui connoitroit bien le cœur humain & l'effet constant de telles & telles autres sensations, pourroit parvenir à calculer avec assez de certitude, ce qu'un Homme en telles & telles circonstances peut penser, dire & faire. Quand d'ailleurs cette liberté seroit tout ce qu'assurément elle n'est pas, j'aimerois mieux, si j'étois chargé de veiller au repos des Hommes, leur insinuer qu'ils sont livrés à un sort aveugle, & le jouët d'une destinée toujours incertaine; il me sem-

ble que par-là je pourrois plus aisément parvenir à les rendre bons, humains, patients, heureux autant qu'ils peuvent l'être. Pourquoi vous piquer de cette injure, dirois-je à l'Homme fâché d'une injustice? Pourquoi vous tant plaindre de cet Avare qui se refuse à vos besoins? Il n'est point tant que vous le pensez, coupable du crime dont vous le chargez.... Mais il devoit être plus généreux. Hé, le peut-il? Croyez qu'il en est empêché; croyez que trop retenu par la soif d'amasser, il ne peut ouvrir son cœur aux charmes d'obliger. Plaignez-le, & ne l'accusez pas. Voudriez-vous le défaire de ses travers? Vous le prétendriez en vain. Quel droit encore avez-vous de l'exiger, avant que de vous être vous-même changé au point de ne trouver pas si étranges ses façons de faire? Ainsi voudrois-je, du fond même du mal, faire sortir quelques raisons de s'en consoler; je pourrois te faire part des idées que j'ai d'un Code fait sur ce modele, mais je suis las de parler: je suis agité, échauffé, presque incommodé de t'avoir si long-tems entretenu. Je finis, car aux troubles que toutes ces dissertations commencent de me jeter dans la tête, je me croirois redevenu Philosophe. Adieu, Ulysse, tâche de te consoler d'être contraint de partir sans Aglaphème.

DIALOGUE VI.

ULYSSE, CIRCE, UNE

BICHE.

CIRCE.

AH, Ulysse, c'est vous; Que je suis enchantée de vous revoir; où avez-vous donc été, que je vous cherche depuis si long-tems en vain? quel lieu vous a caché si long-tems à ma tendresse? Quelque Femme me disputeroit-elle ici votre cœur? Ah! elle n'égalera jamais la tendresse du mien pour vous. Cher Prince, je voudrois toujours vous voir, je n'ai d'heureux momens, que ceux que vous passez à mes côtés, & il semble que vous vous plaisiez à m'éviter. Si vous pouviez lire dans mon cœur! ah, du moins, lisez dans mes yeux! voyez-les pleins de feu que vous allumez dans mon ame.... Mais, quels regards.... Vous soupirez, Ulysse, vous paroissez rongé de quelque grand souci; quel chagrin pourroit vous troubler dans mon Empire? Vous y commandez, Ulysse; vous régnez dans mon cœur.... Vous ne répondez point; Dieux, aurois-je le

malheur de lui avoir déplû! que ne m'avez-vous plutôt fait mourir!

U L Y S S E .

Circé, ne craignez point; rien n'a changé mon cœur.

C I R C É .

Vous me rendez la vie, cher Amant. Pourquoi donc ce front chargé de tant d'ennuis? Auriez-vous des torts à me reprocher?

U L Y S S E .

Et des plus grands. Il faut donc vous déceler mes soupçons. Vous me jouez, Circé, vous me jouez. Vous me sacrifiez à votre tendresse. Vous craignez mon départ, je n'en puis qu'être flatté: mais pour en éloigner l'instant, ne connoissiez-vous de moyens que de manquer à votre parole? Vous me l'aviez donnée, que les Animaux à qui je parlerois, auroient recouvré pour m'entendre, l'usage de leur raison.

C I R C É .

Eh bien?

U L Y S S E .

Vous ne l'avez pas fait.

C I R C É .

Je ne l'ai point fait! Ils ne vous ont point répondu sur tout ce que vous leur avez proposé?

U L Y S S E .

Oui; mais mal, au plus mal.

C I R C É.

Mais ce n'est pas ma faute.

U L Y S S E.

Vous ne leur avez rendu que l'usage de la parole, sans qu'ils aient repris le moins du monde de raison. Ils n'ont de libre que l'exercice d'un vain babil : vous n'aviez garde d'en faire davantage ; vous aviez peur qu'ils ne consentissent à reprendre leur première forme, & que nous ne partissions ensemble.

C I R C É.

Mais je vous assure, Ulyffe, que vous vous trompez. J'ai rendu aux Animaux que vous avez entretenus, la même raison dont je les avois privés ; s'ils ne vous ont point satisfait, j'en suis fâchée, mais je n'en suis nullement coupable. C'est qu'apparemment ils se trouvent mieux de leur condition présente. Parce qu'ils n'ont point voulu remplir vos desirs, vous déduisez tout de suite la conséquence, qu'ils manquent de raison ; que du moins je leur en ai trop peu rendu pour les éclairer, autant qu'il le faudroit, sur l'excellence de l'état qu'ils refusent de reprendre : vous avez tort assurément.

U L Y S S E.

Pourroient-ils se refuser à des offres si obligantes, s'ils jouissoient bien pleinement de leur raison ?

C I R C É .

Il y a bien de l'apparence, puisque cela est; mais, tenez, mon cher Ulyffe, croyez-moi, laissez-là ce projet de remener dans votre Pays, vos Compatriotes; cessez de les engager à vous suivre, Du train dont ils y vont, il ne paroît pas que vous deviez vous trop flatter de réussir.

U L Y S S E .

Vous pensez donc qu'il est inutile que je m'avanture davantage? Hé bien, Circé, faites une chose. La tendre amitié que vous me connoissez pour vous, m'enhardit à vous en prier. Ramenez à l'humanité quelques-uns de mes Grecs qui sont ici métamorphosés; je vous quitte de tous ceux que je pourrois convertir, & vous m'en épargnerez la peine.

C I R C É .

Oh non, Ulyffe, non, mon cher: l'Amour n'a droit qu'en amour, de faire des parjures: vous voulez que je tiene ma parole: souffrez aussi que je vous tiene esclave de la vôtre. Nous sommes convenus, qu'il vous en souviene, que pour vous rendre vos Compatriotes, je n'userois d'aucune contrainte, & qu'il falloit qu'ils le voulussent, sans quoi je ne les forcerois point à quitter l'état où je les ai mis: mais que vous font tant ces Animaux? Eh laissez-les suivre leur penchant; encore une fois, Ulyffe, laissez-les là! Que voulez-vous perdre à les en-

tretenir inutilement, un tems que vous pourriez passer à de plus agréables choses? Pourquoi n'imitiez-vous point mieux mon exemple? Tout ici vous invite à vous livrer davantage aux charmes du Plaisir. Des Champs toujours verts, des Bosquets fleuris qui semblent avoir été plantés par l'Amour, des Oiseaux répétant sans cesse les plus tendres airs; à quoi donc ferez-vous sensible, si rien de cela ne vous touche?

U L Y S S E.

Toujours le Plaisir; vous ne pensez qu'au Plaisir.

C I R C É.

Que je serois heureuse de le sentir toujours! Les Hommes, Ulysse, ne sauroient trop multiplier les sensations flatteuses. Quels que soient leurs plaisirs, ils sont toujours trop peu abondans, trop peu variés, trop peu sensibles.... Mais où courez-vous?

U L Y S S E.

Ce n'est que pour un instant, belle Circé; je vous laisse, permettez. Je vois là-bas une troupe de Cerfs, il n'est pas possible qu'il n'y en ait quelques-uns qui aient été Grecs; vous rirez de mon entreprise, mais je ne puis résister à l'envie de leur aller parler. Vous seriez bien surprise si, tout à l'heure, je vous en amenois un redevenu tout comme moi.

F. 5.

C I R C É.

Quelle manie il a ! Il faudra bien me ré-foudre à lui en rendre quelques-uns : car il ne fera pas plus heureux avec ceux-là.... Le voilà qu'il les a rencontrés, il n'aura pas fait fitôt ; j'aurai bien le tems, avant que de le rejoindre, d'assister à la Fête qu'on me prépare depuis quelques jours. Amour, ô Amour ! rends du moins à mon trop foible cœur assez de calme pour n'y pas répandre l'ennui qui me dévore.

U L Y S S E.

Eh bien, beaux Cerfs, n'y auroit-il point parmi vous quelques-uns des Grecs que Circé a métamorphosés ?

L A B I C H E.

Quel prodige ! quel bonheur inespéré ! mais j'entends la voix d'un Homme : je puis parler encore. Quel autre charme, après m'avoir privée de toute intelligence, me rend aujourd'hui la puissance d'entendre & de parler.

U L Y S S E.

Oh, oh, une Biche ! ç'aura donc été une Femme ? Circé ne m'avoit pas dit cela. . . . C'est moi qui vous procure cet heureux changement.

L A B I C H E.

Vous, à qui je dois ce bienfait ; & qui êtes-vous ?

U L Y S S E.

Un Homme qui peut, si vous le voulez, vous tirer de l'obscur état où Circé vous fait languir. Je suis Ulyffe, Roi d'Ithaque.

L A B I C H E.

D'Ithaque ? C'est la Patrie de mon Mari.

U L Y S S E.

Tant mieux ! Vous serez donc bien aise de le revoir ?

L A B I C H E.

Point du tout, oh point du tout ! D'ailleurs il est mort pour mon bonheur. C'étoit bien la plus triste compagnie ; c'étoit un Philosophe, c'est tout dire. Une Femme est bien mal avec ces Messieurs-là. Ennuyeux comme leurs livres, ils ne vous parlent qu'en monosyllabes : jamais le moindre compliment un peu flatteur, pas le mot pour rire : oh, ce sont de bien impertinens Maris !

U L Y S S E.

Y en a-t-il d'autres ?

L A B I C H E.

Mais ceux-là sur-tout M'a-t-il dit une seule fois seulement : Chloë, je vous trouve Belle ; chere Chloë, je vous aime !

U L Y S S E.

La mort vous en a donc fait quitte ?

L A B I C H E.

Que trop tard.

U L Y S S E.

Mais enfin, vous l'avez perdu. Seriez-vous fâchée d'en trouver un autre qui vous fit oublier celui-là? Je puis vous mettre à portée de vous donner cette satisfaction. Circé m'a accordé que je pourrai vous rendre à votre premier état, si vous le voulez; voyez, voulez-vous redevenir Femme, Chloë?

L A B I C H E.

Mais non, je ne m'en soucie gueres.

U L Y S S E.

Vous me dédommerez des peines que j'ai inutilement prises auprès de plusieurs Grecs que je viens d'entretenir, & qui ont eu assez peu de lumieres pour ne point accepter l'offre obligeante que je leur faisois. Je n'aurai point à me plaindre de mes démarches, si je puis rendre à la Grece une jeune Beauté, comme, sans-doute, vous l'êtes.

L A B I C H E.

Oui, je le puis enfin dire sans fadeur, je n'ai pas été mal, je dis bien mal, & j'ai su plaire; mais pour jeune, je ne l'étois déjà plus, quand Circé me métamorphosa.

U L Y S S E.

Vous plairez encore, vous trouverez de nouveaux Amans: toujours sure de fixer les regards, vous captiverez plus d'un cœur.

L A B I C H E.

Ah, Ulysse, la flatterie n'en est pas! gardez.

la pour des Femmes plus prévenues. C'est un dangereux Séducteur, qu'un Homme qui fait adroitement disposer pour lui notre amour-propre. La plus fiere sévérité tient souvent mal contre ce poison : mais dans l'état où je suis, vous perdriez vos douceurs & vos airs attendris ; vous pourriez bien aussi perdre vos peines, car je ne vois pas que je gagnasse beaucoup à quitter ma condition présente. L'état des Hommes n'est pas autrement flatteur, mais la condition des Femmes est bien cent fois pire. Ils sont esclaves des Loix : elles le sont, & de ces Loix & du caprice des Hommes. Ils nous regardent comme si nous n'existions que pour leurs plaisirs.

U L Y S S E.

Mais vous êtes l'objet de leurs plus agréables desirs : sans vous notre vie seroit une chose bien triste : elle seroit insupportable, si, par l'aménité & la douceur de vos mœurs, vous n'en adoucissiez pas l'amertume. Oui sans doute, vous êtes les dépositaires de nos plus tendres plaisirs. Sans vous nous ne connoîtrions pas ces douces voluptés qui nous enchantent, ces transports qui nous séduisent ; sans l'amour que vous inspirez, sans ce feu des desirs que vous allumez dans nos cœurs, hélas ! ce ne seroit pas la peine de naître. Vous êtes l'honneur de la Nature & son plus bel ouvrage : non.... Rien n'est si beau que deux beaux yeux.

L A B I C H E.

Mais que souvent nous payons cher ce passager ascendant que nous donne l'Amour sur ceux qu'il nous asservit ! nous ne vivons que pour l'Amour. Nous n'exiftons que pour aimer. Nous tenons de la Nature un cœur plus sensible, un sentiment plus vif. Depuis les feux de la jeunesse, jusques même aux glaçons de l'âge avancé, l'Amour est une passion qui nous enchante : il devrait faire le bonheur de notre vie, il en est le tourment. Les Hommes par leur légéreté, leurs injustices, leurs préjugés, d'un tendre engagement, qui devrait être une source de plaisirs, ont trouvé le secret d'en faire un sujet fécond en soucis, en chagrins. Ils ont imaginé un vain honneur, dont, je ne fais trop pourquoi, ils nous ont fait comptables ; & pour compléter leur inconséquence, la bizarrerie & l'injustice de leurs procédés, ils font tout pour nous deshonnorer. On nous tente ; on flatte un penchant déjà trop impérieux ; on nous séduit, & l'on nous en rend coupables. On se fait gloire de faire germer dans nos cœurs un sentiment dont on nous punit. On nous taxe de foiblesse, lorsqu'on devrait se taxer d'injustice. Du moins actuellement, personne ne me fait un crime de donner à mes penchans ce qu'ils exigent.

U L Y S S E.

Il est vrai que vous êtes plus libre dans vos amours.

L A B I C H E.

Comment, plus libre! Mais cent fois davantage. Qu'une Femme sensible soit éprise, en fera-t-elle l'aveu à son vainqueur? Elle se cacheroit plutôt volontiers à elle-même la passion qui l'enyvre. Quel chagrin toutefois de ne pouvoir confier votre tourment à celui qui le cause! & quelle douleur plus amère encore, si, engagée par les sermens du mariage, vous êtes contrainte d'étouffer dans votre cœur ces soupirs délicieux, qui font la peine & le charme des vrais Amans! Ah que souvent il m'en coûta, Ulysse, pour cacher à mon éternel Epoux, des feux qui n'étoient point pour lui. Par cette contrainte quelquefois le Plaisir s'en augmente, mais que souvent aussi les soupçons jaloux, & les reproches qui les décèlent, vous causent d'amertume! Un Homme du moins, peut plutôt le dire, dès qu'il s'aperçoit qu'il aime; mais une Femme.... Ah! je suis bien maintenant plus heureuse. Je n'ai point de desirs que je ne puisse avouer: je n'en ai point que je ne puisse satisfaire à mon gré.

U L Y S S E.

Oui, mais où l'Amour commence chez vous, il finit aussi. Vous jouissez, & tout est dit.

Vous ne connoissez point ces douces agaceries, ces propos séduifans ; ce badinage voluptueux ; ces larmes délicieuses ; ces soupirs coupés ; le Plaisir enfin qui conduit aux suprêmes plaisirs, & les prépare.

L A B I C H E.

Mais aussi ne connoissons-nous point ces reproches, ces infidélités accablantes, ces mauvais procédés, ces dégoûts amers qui les suivent. Ce sont les Hommes qui ne dégoûtent le plus de redevenir Femme. Ils se jettent sur de mauvaises plaisanteries, quand ils ont épuisé toutes les injustices. N'y en a-t-il pas un qui a dit, qu'un Homme qui a eu une Femme, mérite d'être couronné des mains de la Patience ; mais que pour celui qui en a pris deux, le doit être des mains de la Folie.

U L Y S S E.

C'est que les plus aimables Femmes le sont presque toujours si peu pour leurs Maris : on s'est tout dit avant que de se prendre, il ne reste plus qu'à s'ennuyer quand on s'est pris.

L A B I C H E.

Il est vrai qu'on a tort. On devrait commencer par s'engager, & puis devider peu à peu & avec économie toutes les douceurs qu'on auroit eues à se dire. On s'en aimeroit plus long-tems. On useroit toujours d'une certaine réserve qui retiendroit les a-

mours. Ce n'est qu'à la faveur des grimaces que, dans la société, les Hommes se supportent : dans le mariage on n'en fait plus. Tel que l'on est, on se montre, & comme l'on est toujours assez mal, on se hait assez déterminément dans le mariage.

U L Y S S E.

C'est-à-dire, Chloë, que vous vous haïssez dans le vôtre ; car cette règle n'est pas si générale, qu'il n'y en ait d'agréables quelquefois.

L A B I C H E.

Du moins n'y en a-t-il point d'aussi délicieux, que les goûts passagers qui m'occupent. Pourquoi n'en est-il pas de même parmi vous ? Pourquoi ces chaînes éternelles qui captivent le sentiment le plus fait pour la liberté ? Je consentirois tout à l'heure à retourner en Grèce, si je pouvois bien m'assurer de ne plus me lier à l'avenir ; mais une Femme est peu sûre de son cœur ! Il la séduit si facilement ! Je suis heureuse. Qu'ai-je besoin d'aller mettre mon bonheur à la merci d'une chose si mobile ? Ainsi, Ulysse, je ne veux point de votre présent.

U L Y S S E.

Vous ne voulez point de l'offre que je vous fais ? Il faut donc vous apprêter, vous déterminer à un éternel silence. Voilà qui est fait. Si une fois je vous quitte, de toute votre vie vous n'avez plus le mot à dire. J'emporte avec moi le pouvoir de parler, que mon en-

trétien vous donne : voyez ce que vous voulez faire.

L A B I C H E.

Plus un mot de toute ma vie?... Il est vrai que cela est terrible....

U L Y S S E.

Adieu, Chloë, je vais parler à d'autres Grecs qui sauront mieux que vous profiter de l'heureux changement que je puis faire.

L A B I C H E.

Pas un mot?... Mais, c'est qu'il s'en va.... Ecoutez donc, Ulyffe.

U L Y S S E.

Je suis pressé : dépêchez-vous de vous décider ; Circé m'attend.

L A B I C H E.

Mais si je consens à reprendre ma première forme, qui se charge donc de m'emmener d'ici?

U L Y S S E.

Je vous l'ai déjà dit, moi.

L A B I C H E.

Hé bien donc, je consens à vous suivre.... Ah Dieux ! me voilà comme j'étois....

U L Y S S E.

Qu'elle est belle ! ah, charmante Chloë, que vous me plaisez ! Quelle fraîcheur encore ! quel embonpoint ! que de graces ! quel air de douceur répandu sur sa personne ! je sens que je vous aime ; oui, je vous aime plus que Circé. Vous l'effacez dans mon cœur.... Mais

si elle arrivoit en cet instant, si elle vous vo-
 yoit, elle seroit jalouse, elle se vengeroit de
 vous voir si belle; elle se vengeroit de me voir
 vous donner mon cœur: fuyons-la, fuyons de
 cette Isle; venez, chere Chloë, venez orner
 mes Etats.

F I N.



T A B L E

DES DIALOGUES.

DIALOGUE I. <i>Ulyffe, Circé, une</i> <i>Huître & une Taupe.</i>	Page 11
DIALOGUE II. <i>Circé, Ulyffe &</i> <i>un Serpent.</i>	42
DIALOGUE III. <i>Circé, Ulyffe &</i> <i>un Lievre.</i>	67
DIALOGUE IV. <i>Ulyffe, Circé &</i> <i>un Bouc.</i>	91
DIALOGUE V. <i>Ulyffe & un Elé-</i> <i>phant.</i>	109
DIALOGUE VI. <i>Ulyffe, Circé &</i> <i>une Biche.</i>	125

Fin de la Table.

S.
31
42
57
91
109
126

TABLE
DES DIALOGES

Dialogue I. Cont. l'Etat, l'art
de la guerre, l'art de la paix. 11

Dialogue II. Cont. l'Etat, l'art de
la guerre, l'art de la paix. 44

Dialogue III. Cont. l'Etat, l'art de
la guerre, l'art de la paix. 81

Dialogue IV. Cont. l'Etat, l'art de
la guerre, l'art de la paix. 117

Dialogue V. Cont. l'Etat, l'art de
la guerre, l'art de la paix. 154

Dialogue VI. Cont. l'Etat, l'art de
la guerre, l'art de la paix. 191





Philos. 104.

